

الجمهورية الجزائرية الديمقراطية الشعبية

République Algérienne Démocratique et Populaire

Ministère de l'Enseignement Supérieur

وزارة التعليم العالي والبحث العلمي

et de la Recherche Scientifique

Université 8 mai 1945 Guelma

Faculté des Lettres et des Langues

Département des Lettres et de Langue

Française



جامعة 8 ماي 1945 قالمة

كلية الآداب واللغات قسم الآداب واللغة

الفرنسية

Mémoire présenté en vue de l'obtention du diplôme de Master académique

Domaine : Lettres et Langues étrangères Filière : Langue française

Spécialité : Littérature et civilisation

Intitulé :

**L'empreinte de la violence : trauma physique et
effondrement psychologique dans L'Attentat de
Yasmina khadra**

Rédigé et présenté par :

Benhaddad Rayane

Sous la direction de:

Dr. Leyla khelalfa

Membres du jury

Président : M. AIFA

-Université de Guelma

Rapporteur : Dr. KHELALFA Leyla

-Université de Guelma

Examineur : Dr GUERROUI mervette

-Université de Guelma

Année d'étude 2024/2025



Dédicace :

*Je dédie cet humble et modeste travail
avec grand amour, sincérité et fierté :
A mes chers parents, source de tendresse,
de noblesse et d'affection. Puisse cette
étape constituer pour vous un motif de
satisfaction.*

*A mon frère, en témoignage de la
fraternité, avec mes souhaits de bonheur,
de santé et de succès.*

Et à tous les membres de Ma famille.

A Mon petit prince « Dissou »

*A tous mes amis, tous mes professeurs et à
tous ceux qui ont apporté leur
contribution à ce modeste travail.*



Remerciements

La réalisation de ce mémoire n'aurait pas été possible sans le soutien et l'accompagnement de nombreuses personnes, auxquelles je souhaite adresser mes plus sincères remerciements.

Tout d'abord, je tiens à exprimer ma profonde gratitude à mon directeur de mémoire,

[**Leyla Khelalfa**], pour son encadrement rigoureux, ses conseils éclairés et sa disponibilité tout au long de ce projet. Ses remarques pertinentes ont grandement contribué à structurer et enrichir ma réflexion sur *L'Attentat* de Yasmina Khadra.

Je remercie également les membres du jury pour leur temps, leur expertise et leur évaluation attentive de ce travail.

Mes remerciements vont aussi à mes enseignants au sein du [**Université 08 Mai 1945**], qui m'ont transmis les outils théoriques et méthodologiques nécessaires à la réalisation de ce mémoire, notamment à travers les cadres postcoloniaux qui ont guidé mon approche.

Je tiens à exprimer toute ma reconnaissance à ma famille, Mon père, Ma mère et mon frère, et à mes proches pour leur soutien indéfectible, leur patience et leurs encouragements, qui m'ont portée durant ces mois de recherche et de rédaction. Un merci particulier à mes amis et collègues pour leurs discussions stimulantes, qui ont enrichi ma réflexion sur les thèmes du trauma et de l'identité.

Enfin, je rends hommage à Yasmina Khadra, dont le roman *L'Attentat* a été une source d'inspiration profonde, ainsi qu'aux théoriciens tels que Homi Bhabha, Edward Said, Frantz Fanon et Stuart Hall, dont les travaux ont éclairé mon analyse.

Ce mémoire est le fruit d'un cheminement collectif, et je suis profondément reconnaissante envers toutes celles et ceux qui y ont contribué, de près ou de loin.

Résumé

Ce mémoire, intitulé *L’empreinte de la violence : trauma physique et effondrement psychologique dans L’Attentat*, analyse le parcours d’Amine Jaafari, un Arabe israélien confronté à la brutalité du conflit israélo-palestinien. À travers une lecture littéraire et théorique, j’examine comment la violence physique (l’attentat-suicide de son épouse Sihem) et psychologique (deuil, trahison, isolement) provoque une profonde crise identitaire.

En mobilisant les théories de Said, Fanon, Bhabha, Hall et Butler, ce travail met en lumière la fragmentation, l’aliénation et la quête de sens d’un personnage pris entre deux mondes. *L’Attentat* devient ainsi le reflet des tensions identitaires et des traumatismes dans les contextes postcoloniaux et de guerre. Ce mémoire ouvre également des pistes pour étudier le trauma collectif dans la littérature algérienne contemporaine.

Abstract

This thesis, entitled *The Imprint of Violence: Physical Trauma and Psychological Collapse in The Attack*, analyzes the identity crisis experienced by Amine Jaafari, an Arab Israeli confronted with the brutality of the Israeli-Palestinian conflict. Through a literary and theoretical approach, it examines how violence both physical (the suicide bombing committed by his wife Sihem) and psychological (grief, betrayal, isolation) triggers a profound breakdown of his identity.

Drawing on the theories of Said, Fanon, Bhabha, Hall, and Butler, this study highlights the fragmentation, alienation, and search for meaning experienced by a character caught between two worlds. *The Attack* thus becomes a reflection of identity tensions and trauma within postcolonial and conflict-ridden contexts. This thesis also opens up perspectives for exploring collective trauma in contemporary Algerian literature.

SOMMAIRE

Dédicace

Remerciements

Résumé

SOMMAIRE

Introduction

Chapitre I : Contextualisation du corpus d'étude et du cadre théorique

1) Le romain Algérien contemporain	11
1.1. Caractéristiques thématiques et esthétique	12
1.2 L'Attentat, un roman algérien contemporain	13
2) La théorie du trauma : au prisme des violences dans <i>L'Attentat</i>	13
2.1. La théorie du trauma : définition	13
2.2. Principaux théoriciens sur lesquels se base notre lecture	16
3) Description du roman <i>L'Attentat</i>.	21
3.1. Cadre social et structure narrative	21
3.2. L'auteur : Yasmina Khadra	23
3. 3. Le contexte socio-historique et culturel	25

Chapitre II : La violence physique : l'attentat et ses Conséquences

1) Une explosion meurtrière	31
1.1. La violence inaugurale : fragmentation brutale du réel et désintégration des repères	31
1.2. Le corps comme champ de bataille : mutilations, sang, Douleur	34
1.3. Amine Jaafari : le chirurgien face à l'horreur	37
2) Une guerre diffuse et constante : la violence comme condition de l'existence dans <i>L'Attentat</i>	39
2.1. Les bombardements et conflits armés en toile de fond :	40

2.2. Le danger permanent dans les rues : fouilles, contrôles, peur du prochain attentat	43
Conclusion	46
Chapitre III. La violence psychologique: l'effondrement intérieur d'Amine	
1) Le choc du deuil et de la trahison	48
1.1. L'annonce brutale : une fracture psychologique	48
1.2. L'incompréhension : le poids du doute	50
2) Une quête douloureuse de vérité	51
2.1. Le refus de la réalité et la recherche de réponses	52
2.2. L'embrigadement et les discours manipulateurs	53
3) L'isolement et la perte de repères	54
3.1. Le rejet par les proches et les collègues	55
3.2. Solitude morale et errance identitaire	57
Conclusion	60
La Conclusion Générale	62
Bibliographie	65

INTRODUCTION GENERALE

Introduction

La littérature algérienne contemporaine se distingue par sa capacité à mettre en récit les blessures de l'histoire, les tensions identitaires et les formes multiples de violence qui affectent les sociétés postcoloniales et globalisées. Parmi les voix les plus marquantes de cette littérature, Yasmina Khadra occupe une place centrale par son écriture lucide, incisive et profondément humaniste. Dans *L'Attentat* (2005), l'auteur explore avec force et subtilité les effets dévastateurs de la violence terroriste et les fractures identitaires qu'elle engendre, à travers le destin d'un homme en quête de sens au cœur du conflit israélo-palestinien.

Roman à la croisée de plusieurs cultures et territoires, *L'Attentat* s'inscrit dans une tradition littéraire algérienne marquée par la guerre, l'exil, la mémoire et les identités fragmentées. À l'instar de Mohamed Dib, Rachid Boudjedra ou Assia Djebar, Khadra interroge les traces du colonialisme, la persistance du trauma historique et les enjeux contemporains liés à la violence politique. Cependant, contrairement aux récits centrés sur la guerre d'Algérie ou la décennie noire, *L'Attentat* déplace la focale vers un espace autre – la terre israélo-palestinienne – tout en portant une réflexion universelle sur la déshumanisation, l'altérité et la déchirure de l'être.

Le récit suit le parcours d'Amine Jaafari, un chirurgien arabe israélien parfaitement intégré à la société israélienne, dont la vie bascule brutalement lorsqu'il découvre que son épouse, Sihem, s'est fait exploser dans un attentat-suicide. À travers ce point de rupture, Yasmina Khadra met en scène une double trajectoire : celle d'un homme confronté au deuil, à la trahison et à la déconstruction de son identité, et celle d'une femme emportée dans un processus de radicalisation qui soulève de profondes interrogations sur la souffrance, l'endoctrinement et la quête de reconnaissance.

Introduction

Le choix de ce roman s'explique donc par sa richesse thématique, mais aussi par sa portée symbolique et politique. À travers l'histoire singulière d'Amine et de Sihem, Yasmina Khadra interroge la complexité des identités hybrides, la brutalité des clivages communautaires et la profondeur du trauma causé par la violence. Cette violence se déploie sous plusieurs formes : violence physique de l'attentat et du conflit armé ; violence psychologique du deuil, de l'abandon et de la culpabilité ; violence symbolique de l'assignation identitaire et de la fracture culturelle.

Dans cette perspective, il convient de s'appuyer sur un cadre théorique fondé sur la théorie du trauma, en croisant les apports de Cathy Caruth, Dori Laub, Frantz Fanon ou encore Judith Butler, afin de mettre en lumière les mécanismes de destruction et de reconstruction identitaire à l'œuvre dans le roman. Le trauma, qu'il soit individuel ou collectif, est ici envisagé non seulement comme blessure, mais aussi comme processus de transformation de la subjectivité.

Le présent mémoire interrogera donc les types de violence représentés dans *L'Attentat* et leur impact sur la construction et la fragmentation de l'identité. Il s'agira de répondre à la problématique suivante : quels sont les types de violence dans le roman et comment sont-ils représentés ?

À partir de cette problématique, deux hypothèses de travail peuvent être formulées :

En premier lieu, la violence physique, incarnée par l'attentat-suicide et le contexte de guerre, pourrait être représentée dans *L'Attentat* à travers des descriptions sensorielles et crues qui mettent en évidence la destruction des corps et la fragmentation de l'espace social, agissant comme un catalyseur de la crise identitaire d'Amine Jaafari.

En deuxième lieu, la violence psychologique, découlant de la révélation de l'implication de Sihem dans l'attentat, pourrait être dépeinte par une narration en focalisation interne et des questionnements introspectifs, révélant la désagrégation de l'identité d'Amine et l'impact du doute et de la trahison sur son psychisme.

Introduction

Pour répondre à la problématique et explorer la thématique de l'identité, ce mémoire s'organise en trois parties complémentaires, permettant d'explorer la question du trauma et de la crise identitaire dans *L'Attentat* de Yasmina Khadra.

La première partie est consacrée à une contextualisation générale du roman. Elle propose une présentation du cadre spatio-temporel du récit, un résumé de l'intrigue, ainsi qu'un aperçu de la trajectoire de Yasmina Khadra. Cette section introduit également la théorie du trauma, notion centrale de notre analyse, à travers les réflexions de penseurs tels que Cathy Caruth, Frantz Fanon, Edward Said, Homi Bhabha, Stuart Hall et Judith Butler, qui fourniront les outils conceptuels de notre étude.

La deuxième partie s'intéresse à la violence physique, notamment celle de l'attentat-suicide perpétré par Sihem, et à ses répercussions sur le protagoniste. À travers les descriptions crues des corps mutilés et l'effondrement de ses repères professionnels et personnels, nous verrons comment cette violence déclenche une désintégration identitaire, en réactivant les tensions liées à son appartenance coloniale et à son intégration dans la société israélienne.

La troisième partie porte sur la violence psychologique, née de la trahison, du deuil, de l'isolement et du rejet social. En analysant les errances et les introspections d'Amine, cette section montrera comment il est plongé dans un entre-deux identitaire, incapable de se réinscrire dans une communauté, qu'elle soit israélienne ou palestinienne. L'apport des concepts d'« inhomeless » (Bhabha) et d'identité diasporique (Hall) éclairera cette impasse existentielle.

L'objectif principal de ce travail est de mettre en lumière, à travers une approche théorique et littéraire, comment *L'Attentat* de Yasmina Khadra donne à voir la violence non seulement comme événement destructeur, mais aussi comme révélateur de failles intimes et collectives. Il s'agira d'analyser comment la fiction romanesque permet d'appréhender les effets du trauma sur l'identité, et d'interroger la possibilité – ou l'impossibilité – d'une réinvention de soi dans un contexte où l'humanité semble vaciller.

**CHAPITRE I : CONTEXTUALISATION DU CORPUS
D'ETUDE ET DU CADRE THEORIQUE**

Dans le cadre du roman algérien contemporain du XXI^e siècle, la violence physique ne se manifeste plus comme une simple explosion de brutalité spontanée, mais s'inscrit dans une logique plus complexe, relevant d'une contractualisation implicite. Celle-ci se traduit par une adhésion consciente ou intériorisée à des dynamiques collectives – politiques, idéologiques ou identitaires – qui donnent sens à l'acte violent. *L'Attentat* de Yasmina Khadra, roman emblématique de cette tendance, illustre avec force cette réalité à travers le personnage de Sihem, épouse du chirurgien Amine Jaafari. Son engagement dans un attentat-suicide, loin d'être un geste irrationnel ou purement individuel, relève d'un véritable pacte moral avec une cause perçue comme légitime et supérieure : celle du combat palestinien.

Notre travail de recherche s'inscrit ainsi dans un environnement fictionnel où la violence physique, en particulier celle des attentats, devient un acte codifié et ritualisé, révélateur d'une tension profonde entre quête identitaire et perte de repères. Dans le contexte du conflit israélo-palestinien, cette violence devient le vecteur d'un engagement destructeur, mais porteur de sens pour les protagonistes. Face à cela, Amine, figure de la rationalité et de l'intégration, se retrouve plongé dans un isolement tragique : il découvre que la violence qui l'a touché de plein fouet, bien que structurée et contractualisée, demeure fondamentalement étrangère à sa propre logique intime.

1) Le roman Algérien contemporain

Le roman algérien contemporain désigne un champ littéraire en constante mutation, qui englobe les œuvres romanesques produites principalement à partir des années 1980 jusqu'à nos jours, dans un contexte postcolonial, postindépendance et souvent post-traumatique. Il se distingue par sa capacité à interroger la mémoire, l'identité, la violence et les mutations sociopolitiques de l'Algérie moderne, tout en renouvelant ses formes narratives et esthétiques.

Issu d'une tradition littéraire marquée par la lutte pour l'indépendance et la quête d'un langage de décolonisation, le roman algérien contemporain s'inscrit dans le prolongement des grands écrivains de l'après-indépendance, tout en s'en détachant progressivement. À partir de la décennie noire (années 1990), une nouvelle génération d'auteurs explore la guerre civile, la terreur islamiste, l'exil et les traumatismes

collectifs, en intégrant des voix marginalisées, des récits fragmentaires et des formes hybrides.

1.1. Caractéristiques thématiques et esthétique

Ce roman se caractérise par une forte récurrence de thématiques telles que :

- **La mémoire et l'Histoire**, souvent revisitée à travers une approche critique, subjective ou éclatée ;
- **La violence politique et sociale**, abordée sous l'angle du témoignage, du trauma ou de la dénonciation ;
- **L'identité en crise**, oscillant entre héritages multiples, fractures culturelles, islamité, berbérité et modernité ;
- **L'exil et la migration**, qui nourrissent un imaginaire diasporique et transnational ;
- **La condition féminine**, au cœur de nombreuses œuvres dénonçant le patriarcat, la répression et les luttes pour l'émancipation.

Sur le plan formel, le roman algérien contemporain se démarque par une écriture souvent fragmentaire, polyphonique, transgressive et métissée. Il puise dans la richesse des langues – arabe, français, tamazight – et n'hésite pas à croiser l'oralité, la poésie, le mythe et l'autobiographie. Cette pluralité formelle traduit la complexité d'une société en recomposition et les hésitations d'une mémoire fracturée.

Qu'il soit écrit depuis l'Algérie ou la diaspora, ce roman s'affirme comme un espace de résistance, de questionnement identitaire et de réinvention narrative. Il participe à la reconfiguration de la littérature maghrébine francophone et s'inscrit pleinement dans les dynamiques postcoloniales et mondiales de la littérature contemporaine.

1.2. L'Attentat, un roman algérien contemporain

L'Attentat de Yasmina Khadra, publié en 2005 s'inscrit pleinement dans le paysage de la littérature algérienne contemporaine, marquée par une réflexion profonde sur les violences historiques, les crises identitaires et les héritages coloniaux. À travers le prisme du conflit israélo-palestinien, Khadra, écrivain algérien écrivant en français, explore l'attentat suicide comme un acte de violence physique qui transcende les frontières géographiques, tout en résonnant avec les traumatismes de l'Algérie postcoloniale, notamment la décennie noire. L'histoire d'Amine Jaafari, chirurgien confronté à la trahison de son épouse et à une quête douloureuse de vérité, reflète les questionnements universels de l'identité et de l'appartenance, chers à la littérature algérienne moderne.

Dans le cadre de ce mémoire, nous verrons comment *L'Attentat*, par sa portée humaniste et son ancrage dans les tensions du 21^e siècle, s'affirme comme une œuvre majeure, prolongeant les préoccupations des auteurs algériens face à la violence et à la fracture sociale.

2) La théorie du trauma : au prisme des violences dans *L'Attentat*

Dans un contexte littéraire où les récits postcoloniaux, migratoires ou conflictuels interrogent les blessures individuelles et collectives, la théorie du trauma s'impose comme un cadre analytique pertinent pour aborder les représentations de la violence. Développée à l'origine dans le champ de la psychanalyse, puis enrichie par les approches littéraires et culturelles à partir des travaux de Cathy Caruth, Shoshana Felman ou encore Dominick LaCapra, cette théorie permet de saisir comment le trauma excède les capacités de représentation du sujet et s'inscrit dans le langage de manière indirecte, fragmentée, répétitive. Le trauma, en tant qu'événement inassimilable, marque une rupture dans l'expérience du temps, du sens et de l'identité.

Appliquer cette grille de lecture au roman *L'Attentat* de Yasmina Khadra permet d'éclairer les multiples formes de violence qui s'y déploient, tant sur le plan individuel que collectif. À travers le personnage d'Amine, chirurgien arabo-israélien confronté à l'attentat-suicide perpétré par sa propre épouse, le texte met en scène un effondrement

subjectif qui trouve sa résonance dans un contexte géopolitique traversé par les tensions ethniques, la guerre, l'occupation et le terrorisme. Le roman devient ainsi le lieu d'un double traumatisme : intime, d'une part, car la trahison de l'épouse touche à l'affect et à l'identité conjugale ; historique et collectif, d'autre part, car il rejoue la mémoire douloureuse d'un conflit sans fin entre Israël et la Palestine.

Dans cette perspective, la théorie du trauma permet non seulement d'analyser les effets de la violence sur les individus — mémoire brisée, perte de sens, dissociation psychique — mais également de comprendre la manière dont le texte lui-même, dans son esthétique et sa structure narrative, traduit cet état de crise. La violence ne s'y donne jamais comme un simple fait, mais comme une énigme à déchiffrer, une fracture à nommer. Le parcours d'Amine devient une errance existentielle, jalonnée de silences, d'interrogations et de retours douloureux sur le passé, typiques de ce que la critique appelle le "discours traumatique".

Ce cadre théorique permet ainsi de penser la violence dans *L'Attentat* non comme une donnée extérieure, mais comme une force intérieurement déstabilisante, qui reconfigure les rapports entre soi, l'autre et le monde. À travers cette approche, il s'agira de montrer comment Yasmina Khadra donne à voir, dans son œuvre, les différentes typologies de la violence — psychique, politique, identitaire — et la manière dont celles-ci se nouent dans une dynamique traumatique où les frontières entre victime et bourreau, entre intime et collectif, se brouillent.

2.1. La théorie du trauma : définition

Depuis la fin des années 1980, le concept de trauma est devenu un champ de recherche transdisciplinaire majeur, attirant des chercheurs en anthropologie, études littéraires, histoire, sociologie, philosophie, sciences cognitives, psychologie clinique, neurosciences et droit des victimes. Susan Suleiman ironise sur cette convergence massive, comparant ce phénomène à une « immense agora intellectuelle ». Pour Dominik LaCapra, cette dynamique marque un « tournant du trauma » dans les années

1990-2000¹, comparable au « linguistic turn » des années 1970. Cependant, certains critiques, dans une perspective plus sceptique, dénoncent une « trauma culture » mondiale, voire une « trauma-pholie », où le trauma est érigé en « fétiche », fondant un canon quasi cultuel.

La théorie du trauma, située à l'intersection des sciences humaines, s'inscrit dans un « memory boom »² caractérisé par une inflation des questions mémorielles. Cathy Caruth définit le trauma comme un passé non assimilé qui hante le survivant par son caractère indicible : « Le trauma ne réside pas dans l'événement violent initial, mais dans son retour, car il n'a pas été pleinement connu à l'origine »³. Cette pathologie de la mémoire, marquée par l'impossibilité de construire un récit rétrospectif, place la théorie du trauma dans une tension paradoxale : préserver le silence traumatique tout en le rendant lisible dans les témoignages. Shoshana Felman insiste sur l'éthique de cette réception, appelant à articuler l'inarticulable : « Nous pousser à écouter et à répéter l'irrépétibilité du récit ».

Dans le champ littéraire, la théorie du trauma, héritière du déconstructivisme de Derrida, adopte une approche aporétique du témoignage, postulant l'intransmissibilité du trauma. Influencée par l'école de Yale (Caruth, Felman, Hartman), elle s'est d'abord appuyée sur les récits de survivants de l'Holocauste, s'inspirant des concepts psychiatriques développés pour les vétérans du Vietnam.

Felman et Dori Laub, dans *Testimony* (1992)³, analysent divers supports (témoignages oraux, littérature, cinéma) pour lier le « témoignage empêché » au trauma, renouvelant ainsi les approches littéraires et historiques en dépassant le formalisme structuraliste.

¹ Delage Agnès et Gaultier Maud, « Le concept de trauma. De la théorie littéraire à la trauma-culture globale. Relectures du genre du *testimonio* en Amérique latine (2000-2015) », *Archives ouvertes HAL*, 2015, [en ligne] : <https://hal.science/hal-01455858>

² Ibid.

³ Ibid.

Dans les années 1990, la théorie du trauma s'est institutionnalisée aux États-Unis, devenant un champ disciplinaire à part entière, porté par un activisme mémoriel et de nouveaux corpus littéraires. Elle s'est ensuite déterritorialisée, s'appliquant à des contextes variés, indépendamment des cadres historiques ou identitaires. Cette « mondialisation de la mémoire », selon Henry Rousso, intègre les expériences locales dans une communauté mémorielle globale, marquée par des anamnèses collectives et des crises d'hypermnésie liées à la concurrence victimaire. Le trauma devient ainsi une matrice centrale de la mémoire contemporaine.

2.2. Principaux théoriciens sur lesquels se base notre lecture

1-Dans *Unclaimed Experience*⁴ : *Trauma, Narrative, and History* (199)), Cathy Caruth définit le trauma comme une expérience indicible, marquée par une rupture dans la capacité à comprendre et à articuler l'événement traumatique, qui ne se manifeste qu'à travers des retours différés et fragmentés. Dans *L'Attentat* de Yasmina Khadra, cette notion éclaire le vécu d'Amine Jaafari, dont l'identité est ébranlée par l'attentat suicide de son épouse Sihem. La violence physique de l'attentat, conjuguée au choc du deuil et de la trahison, plonge Amine dans un silence intérieur, où la vérité de l'acte de Sihem reste ineffable. Ce trauma indicible se traduit par son isolement croissant et sa quête douloureuse de vérité, marquée par des souvenirs et des questionnements qui échouent à donner un sens cohérent à l'événement. Comme le souligne Caruth, le trauma « n'est pas pleinement assimilé au moment où il se produit » (199), p.4), et pour Amine, cette impossibilité d'exprimer ou de saisir pleinement la perte et la trahison fragmente son identité, l'obligeant à reconstruire son rapport à lui-même et au monde. Dans le contexte social du conflit israélo-palestinien, où la violence collective amplifie le trauma individuel, *L'Attentat* illustre comment l'indicibilité du trauma devient un obstacle, mais aussi un moteur, dans la recomposition identitaire.

⁴ Caruth Cathy, *L'expérience inappropriable : Le trauma, le récit et l'histoire*, traduit de l'anglais par Jean-Michel Rabaté, Paris, Éditions La Découverte, coll. « Théorie critique », 2008.

2- Dans *Writing History, Writing Trauma* (2001) et d'autres travaux, Dominick LaCapra⁵ distingue deux modes de réponse au trauma : l'"acting out", où le sujet répète compulsivement le passé traumatique, et le "working through", qui implique une prise de distance critique pour distinguer passé et présent, favorisant une reconstruction. Dans *L'Attentat* de Yasmina Khadra, l'"acting out" est manifeste chez Amine Jaafari, dont le trauma – causé par l'attentat suicide de son épouse Sihem, mêlant violence physique, deuil et trahison – se traduit par une obsession à revivre les souvenirs de leur vie commune et à questionner son identité. Cette répétition compulsive, marquée par l'isolement et la perte de repères, reflète l'incapacité initiale d'Amine à articuler l'indicible, comme le décrit Caruth. Cependant, sa quête douloureuse de vérité marque une tentative de "working through", où il confronte les motivations de Sihem et les tensions du conflit israélo-palestinien, cherchant à reconstruire son identité fracturée. LaCapra souligne que ces deux processus sont interconnectés : l'"acting out" peut être nécessaire, mais le "working through" permet une réappropriation critique du trauma, essentielle pour Amine dans un contexte social où la violence collective amplifie la douleur individuelle

3- Dans *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*, Paul Ricœur⁶ introduit la notion de mémoire blessée pour désigner une mémoire collective ou individuelle marquée par des traumatismes qui entravent la capacité à narrer une identité cohérente. Cette blessure, issue de violences historiques ou personnelles, nécessite un travail de remémoration et de narration pour amorcer une forme de guérison. Dans *L'Attentat* de Yasmina Khadra, la mémoire blessée d'Amine Jaafari s'incarne dans le choc du deuil et de la trahison causés par l'attentat suicide de son épouse Sihem, un acte de violence physique qui fracture son identité. Cette blessure, amplifiée par le contexte du conflit israélo-palestinien, se manifeste par l'isolement d'Amine et son incapacité initiale à articuler l'indicible, écho au trauma de Caruth. Sa quête douloureuse de vérité reflète un effort pour travailler à travers cette mémoire blessée, proche du working through de LaCapra,

⁵ LaCapra Dominik, *Histoire et mémoire : traumatisme, narration, histoire*, trad. de l'anglais par Marie-Anne de Bériu, Paris, Éditions de l'Éclat, 2010.

⁶ Ricœur Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Éditions du Seuil, 2000.

en confrontant les souvenirs douloureux pour reconstruire une narration identitaire. Pour Ricœur, ce travail passe par une herméneutique du soi, où Amine tente de réconcilier son passé avec les réalités du présent, malgré les cicatrices laissées par la violence collective et personnelle. Ainsi, L'Attentat illustre comment la mémoire blessée, bien que source de douleur, devient un levier pour la reconstruction identitaire dans un monde marqué par les fractures.

4- Judith Herman⁷, psychiatre américaine née en 1942, est une figure centrale des études sur le trauma. Professeure émérite à Harvard, elle a révolutionné la compréhension du trauma en montrant ses parallèles entre les violences privées (abus sexuels, violences domestiques) et publiques (guerre, terreur politique). Son ouvrage *Trauma and Recovery: The Aftermath of Violence – From Domestic Abuse to Political Terror* (1992) est considéré comme un texte fondateur.

- Herman définit le trauma comme une expérience qui submerge la victime, brisant son sentiment de contrôle, de connexion et de sens. Il entraîne des symptômes comme l'hypervigilance, l'intrusion (flashbacks) et la constriction (repliémotionnel)⁸.

- Elle distingue les traumatismes de type I (événements uniques, comme un accident) des traumatismes de type II (complexes, répétés, comme les abus prolongés), introduisant le concept de trouble de stress post-traumatique complexe (TSPT-C), bien que celui-ci ne soit pas encore pleinement reconnu dans le DSM-IV à l'époque.

Herman propose trois étapes pour la récupération :

1. Établir la sécurité : Restaurer un environnement physique et émotionnel sûr, essentiel pour les victimes d'abus continus.
2. Remémoration et deuil : Retravailler le récit traumatique pour intégrer l'expérience, souvent en thérapie, sans retraumatisation.

⁷ Herman Judith, *Le trauma : La violence et le retour à l'équilibre*, traduit de l'anglais par Françoise Rosso, Paris, Éditions Payot, 1997.

⁸ Ibid.

3. Reconnexion : Reconstruire des relations sociales et une vie post- traumatique épanouie.

- Herman insiste sur le fait que le trauma est indissociable de son contexte socio-politique. Reconnaître le trauma, notamment celui des femmes et des enfants victimes d'abus, est un acte politique, car il défie les systèmes d'oppression qui protègent les agresseurs.

- Elle compare les survivants de violences domestiques aux vétérans de guerre, montrant que le trauma transcende les contextes publics et privés.

5- Homi Bhabha⁹, dans sa théorie postcoloniale, redéfinit l'hybridité comme un processus de création de nouvelles formes transculturelles, émergeant dans la « zone de contact » issue de la colonisation. Ces formes, nées de croisements linguistiques, politiques et ethniques, rompent avec les binarismes traditionnels (Est/Ouest, colonisateur/colonisé, blanc/noir) et les hiérarchies qu'ils impliquent. Bhabha rejette les mythes de la pureté raciale et de l'authenticité culturelle, valorisant au contraire le mélange, l'impur et l'hétérogène. Il s'oppose aux identités fixes et essentialistes pour promouvoir une vision fluide et composite de l'identité.

Avec Homi Bhabha la théorie postcoloniale s'est emparée du concept d'hybridité. En effet, Bhabha envisage l'hybridité comme la création de nouvelles formes transculturelles (plutôt que multiculturelle) au sein de la zone de contact produite par la colonisation. Ces formes naissent des croisements non seulement linguistiques, mais aussi politiques et ethniques. Il s'agit, pour ce théoricien, de s'écarter des binarismes et hiérarchie, des polarités et symétries en place que l'on connaît bien : Est/Ouest, colonisateur/colonisé, majorité/minorité, blanc/noir... Etc. Il s'agit aussi de s'opposer au mythe de la pureté raciale et de l'authenticité culturelle, de s'opposer au mythe de

⁹ Bhabha, Homi, *Les lieux de la culture. Une théorie postcoloniale*, Paris : Payot, 2007.

l'identité fixe et essentialiste pour privilégier le mélange, favoriser l'impur, l'hétérogène.¹⁰

Identité et hybridité sont des concepts récurrents dans les littératures postcoloniales pour évoquer ces personnages qui se retrouvent au carrefour de plusieurs aires culturelles, communautaires, diasporiques, dans cet espace de l'entre-deux. Ces personnages occupent une position ambivalente qui peut provoquer un sentiment de fragmentation, de dislocations et de non-appartenance à la fois dans l'espace et dans le temps, ce que Bhabha désigne de (in)homeless) : les sans racines.¹¹

Si l'ordre de l'historicisme occidental se trouve perturbé dans l'état d'urgence colonial, la représentation sociale et psychique du sujet humain y est plus perturbée encore car la nature même d'humanité se trouve aliénée dans la situation coloniale, et elle émerge de cette « déclivité nue » non pas comme l'affirmation d'une volonté ou l'évocation d'une liberté, mais comme un questionnement énigmatique.¹²

La colonisation perturbe l'historicisme occidental et, plus encore, la représentation du sujet humain. L'humanité, aliénée dans ce contexte, ne se manifeste pas comme une affirmation de liberté, mais comme un questionnement énigmatique. Dans le texte postcolonial, l'identité devient une interrogation constante sur le cadre de représentation, où l'image de l'Autre est confrontée à sa différence. Cette confrontation révèle la complexité du regard, marqué par un désir de fixer la différence culturelle dans un objet maîtrisable, tout en étant traversé par des contradictions. Le désir de l'Autre s'entrelace avec le langage, qui divise le Soi et l'Autre, rendant leurs positions partielles et interdépendantes.

Bhabha souligne ainsi une « identité-dans-la-différence », une altérité constitutive de l'identité, où les fondements mêmes de l'être se révèlent doubles et ambigus.

¹⁰ Khelalfa Leyla, *Le tiers espace, lieu de trauma(s) et de création littéraire dans La Mémoire tatouée de Abdelkebir Khatibi, de L'Infante maure de Mohammed Dib, de Allah n'est pas obligé de Ahmadou Kourouma*, thèse de doctorat, Université Mouloud Mammeri, Tizi Ouzou, 2022. P : 17.

¹¹ Ibid. P : 18.

¹² Bhabha, Homi, *Les lieux de la culture. Une théorie postcoloniale*, Paris : Payot, 2007. P : 53.

3) Description du roman *L'Attentat*.

3.1. Cadre social et structure narrative

L'Attentat raconte l'histoire d'Amine Jaafari, un chirurgien d'origine palestinienne naturalisé israélien, qui mène une vie apparemment réussie à Tel-Aviv. Marié à Sihem, une femme qu'il aime profondément, Amine incarne l'idéal de l'intégration, ayant surmonté les barrières ethniques pour s'établir comme un médecin respecté. Cependant, sa vie bascule lorsqu'un attentat-suicide frappe un restaurant, tuant de nombreux civils. Alors qu'il soigne les victimes à l'hôpital, Amine apprend une vérité dévastatrice : Sihem est la kamikaze responsable de l'attaque. Incapable d'accepter cette réalité, il entreprend une quête dans les territoires palestiniens pour comprendre les motivations de sa femme, confrontant les réalités du conflit et les contradictions de sa propre identité.

Le roman est structuré en une narration à la première personne, qui plonge le lecteur dans la psyché tourmentée d'Amine. Divisé en plusieurs parties, il alterne entre des scènes d'action (l'attentat, les voyages d'Amine) et des moments d'introspection, où le protagoniste questionne son passé, son mariage et son appartenance. Cette structure reflète la progression de la crise identitaire d'Amine, passant de la certitude à la désorientation, puis à une tentative de reconstitution identitaire. Le style de Khadra, à la fois poétique et brut, amplifie l'intensité émotionnelle du récit, utilisant des images saisissantes pour dépeindre la violence physique et psychologique.

Le roman explore plusieurs thèmes, dont la violence, le deuil, la trahison et, surtout, l'identité. La thématique de la création et reconstitution identitaire est au cœur de l'œuvre, incarnée par le parcours d'Amine. En tant qu'Arabe israélien, Amine vit dans un espace liminal, entre deux cultures en conflit. Son intégration dans la société israélienne représente une identité créée par le mérite et l'assimilation, mais la révélation de l'acte de Sihem brise cette construction, le forçant à confronter ses racines palestiniennes et les tensions du conflit. Selon Stuart Hall, l'identité est un processus dynamique, marqué par des « points de suture » temporaires qui se défont sous la

pression des crises (Hall, 199)). Pour Amine, la crise déclenchée par l'attentat est un moment de déconstruction, mais aussi une opportunité de redéfinir son soi.

Le roman interroge également les mécanismes de la radicalisation, à travers le personnage de Sihem, dont l'embrigadement révèle les failles identitaires dans un contexte de désespoir et d'oppression. Khadra ne juge pas ses personnages, mais expose les forces sociales et psychologiques qui les façonnent, offrant une méditation nuancée sur la violence et l'appartenance. L'œuvre se distingue par sa capacité à humaniser tous les acteurs du conflit, évitant les dichotomies simplistes entre victimes et bourreaux.

Dans *L'Attentat* de Yasmina Khadra, le cadre social, ancré dans le conflit israélo-palestinien, façonne un environnement où le trauma imprègne les existences individuelles et collectives. Les attentats suicides, symboles de violence physique extrême, génèrent un climat de peur et de méfiance, où les rues deviennent des espaces de danger permanent. Ce contexte exacerbe les traumatismes : pour Amine Jaafari, le deuil de son épouse Sihem, doublé de la révélation de sa trahison, engendre un choc psychologique profond, marqué par l'isolement et la perte de repères identitaires. Au-delà du drame personnel, la société dépeinte – fragmentée par les divisions ethniques, religieuses et politiques – reflète un trauma collectif, où chaque individu est confronté à la menace constante de la violence et à l'impossibilité de trouver un sens partagé. Ce cadre social, à la fois oppressant et révélateur, sert de toile de fond à la quête douloureuse de vérité d'Amine, illustrant comment le trauma, dans un contexte de conflit, redéfinit les contours de l'identité et des relations humaines.

L'Attentat a été largement salué pour sa profondeur psychologique et son traitement sensible du conflit israélo-palestinien. Traduit en plus de 40 langues, il a remporté plusieurs prix, dont le Prix des libraires en France (2006). Les critiques ont loué la capacité de Khadra à explorer des questions universelles – l'identité, la perte, la quête de sens – à travers un contexte spécifique. L'œuvre s'inscrit dans la lignée des littératures postcoloniales et engagées, comparée aux travaux d'auteurs comme Albert

Camus ou Tahar Ben Jelloun pour son exploration des dilemmes humains dans des contextes de crise.

3.2. L'auteur : Yasmina Khadra

Yasmina Khadra, de son vrai nom Mohammed Moulessehoul, est né en 1955 à Kenadsa, dans le Sahara algérien. Ancien officier de l'armée algérienne, il a servi pendant plus de 30 ans, participant notamment à la lutte contre le terrorisme durant la guerre civile algérienne des années 1990. Pour échapper à la censure militaire et protéger sa sécurité, il adopte le pseudonyme Yasmina Khadra, composé des prénoms de sa femme, et publie ses premiers romans sous cette identité. En 2001, il quitte l'armée et s'installe en France, où il se consacre entièrement à l'écriture.

Khadra est l'auteur de nombreux romans, dont *Morituri* (1997), *Ce que le jour doit à la nuit* (2008) et *Les Hirondelles de Kaboul* (2002), qui explorent les thèmes de la violence, de l'identité et de la résilience dans des contextes de conflit. Son expérience militaire et son vécu dans une Algérie déchirée par la guerre civile confèrent à son écriture une authenticité et une gravité particulières. Dans une interview, Khadra affirme : « J'écris pour comprendre l'humain, pour donner un visage à ceux que l'on réduit à des statistiques ».¹³

Le style de Khadra se caractérise par une prose poétique, riche en métaphores, qui contraste avec la brutalité des thèmes qu'il aborde. Il excelle dans la construction de personnages complexes, souvent déchirés par des loyautés contradictoires. Son écriture est profondément humaniste, cherchant à dépasser les clivages idéologiques pour explorer les failles universelles de l'âme humaine. Dans *L'Attentat*, son choix de narrer l'histoire à travers les yeux d'un personnage hybride, Amine, reflète son intérêt pour les identités plurielles et les espaces de tension.

¹³ Tsimbidy, Mireille. « La crise identitaire dans *L'Attentat* de Yasmina Khadra ». Revue des Littératures Francophones, vol. 12, 2010, pp. 45-60. P 53.

Khadra est également un écrivain engagé, dont les œuvres dénoncent les injustices et les violences engendrées par les conflits. Cependant, il évite les jugements manichéens, préférant poser des questions plutôt que d'offrir des réponses. Selon Mireille Tsimbidy, « Khadra utilise la littérature comme un miroir des contradictions humaines, invitant le lecteur à interroger ses propres préjugés »¹⁴. Son expérience personnelle, marquée par les traumatismes de la guerre civile algérienne, informe sa compréhension des dynamiques de la radicalisation et de la quête identitaire, thèmes centraux de *L'Attentat*.

L'Algérie postcoloniale, avec ses luttes pour l'identité nationale et ses blessures de la guerre, a profondément influencé l'œuvre de Khadra. Son passé militaire lui a donné une perspective unique sur la violence et ses répercussions psychologiques, qu'il transpose dans *L'Attentat* à travers le conflit israélo-palestinien. En outre, son choix d'écrire sous un pseudonyme féminin reflète une volonté de transcender les frontières de genre et d'identité, un écho thématique dans ses récits sur les identités hybrides.

Né en 1955 dans le Sahara algérien, Mohammed Moulessehoul adopte le pseudonyme Yasmina Khadra (composé des prénoms de sa femme) pour publier ses œuvres alors qu'il est officier dans l'armée algérienne, une période marquée par la guerre civile des années 1990. Ce choix reflète à la fois une stratégie pour contourner la censure militaire et une volonté d'explorer des perspectives multiples, notamment féminines, dans ses récits. Après avoir quitté l'armée en 2000, Khadra s'installe en France, où il continue d'écrire des romans qui interrogent les fractures sociales et identitaires, souvent dans des contextes de violence extrême. Parmi ses œuvres majeures figurent *Les Hirondelles de Kaboul* (2002), *Ce que le jour doit à la nuit* (2008) et, bien sûr, *L'Attentat*, qui se distingue par son traitement nuancé du conflit israélo-palestinien.

¹⁴ Ibid. P 47.

Khadra se définit comme un écrivain de l'universel, cherchant à transcender les frontières culturelles et géographiques. Dans une interview accordée à *Le Monde* en 2005, il déclare : « *Je ne suis ni d'un camp ni de l'autre, je suis du côté de l'humain.* »¹⁵

Cette posture se reflète dans *L'Attentat*, où il refuse les manichéismes pour explorer les complexités de l'identité à travers Amine Jaafari, un personnage tiraillé entre son intégration dans la société israélienne et ses racines arabes. Comme le note Alec Hargreaves, « *Khadra utilise la littérature pour déconstruire les stéréotypes et révéler les contradictions inhérentes aux identités dans les zones de conflit* »¹⁶. Son écriture, caractérisée par une prose poétique et une focalisation interne introspective, permet de plonger dans la psyché des personnages, faisant de *L'Attentat* une méditation sur la condition humaine autant qu'un commentaire sur un conflit spécifique.

3.3. Le contexte socio-historique et culturel

Publié en 2005, *L'Attentat* s'inscrit dans le contexte du conflit israélo-palestinien, un conflit complexe et multifacette qui, depuis la création de l'État d'Israël en 1948, a engendré des cycles de violence, des déplacements de populations et des tensions identitaires profondes. Le roman se déroule principalement à Tel-Aviv et dans les territoires palestiniens, à une époque marquée par la Seconde Intifada (2000-2005), un soulèvement palestinien caractérisé par des attentats-suicides, des raids militaires israéliens et une militarisation croissante des deux côtés. Ce contexte historique imprègne l'œuvre, non pas comme un simple décor, mais comme une force qui façonne les corps, les esprits et les identités des personnages.

Dans *L'Attentat*, Khadra capture l'atmosphère de cette période à travers des descriptions de bombardements, de contrôles militaires et de la peur omniprésente d'un nouvel attentat. Par exemple, un passage du roman illustre cette tension : « À Tel-Aviv,

¹⁵Yasmina Khadra, *Interview avec Florence Noiville*, *Le Monde*, 15 octobre 2005.

¹⁶ Alec G. Hargreaves (dir.), *Mémoire, empire et postcolonialisme : les héritages du colonialisme français*, Lanham, Lexington Books, 2005. P 185.

*on vit dans une bulle, mais la guerre est là, à quelques kilomètres »*¹⁷. Cette métaphore de la « bulle » souligne l'illusion de normalité dans une ville cosmopolite, constamment menacée par la proximité du conflit. La guerre, comme analysé dans la section précédente, devient une « rumeur » ou une « odeur » qui contamine l'espace et les relations humaines, rendant impossible toute évasion.

Le conflit israélo-palestinien, dans *L'Attentat*, n'est pas présenté de manière unilatérale. Khadra explore les perspectives des deux camps, montrant les souffrances des victimes israéliennes de l'attentat tout en donnant voix aux frustrations des Palestiniens, comme dans les scènes où Amine voyage dans les territoires occupés. Cette approche équilibrée est soulignée par F. M. Abu-Zahra, qui écrit : « *Khadra refuse de prendre parti, utilisant le roman pour exposer les tragédies humaines des deux côtés du mur* »¹⁸. En ce sens, le contexte du conflit sert de toile de fond pour explorer des questions plus larges sur l'appartenance, l'altérité et la coexistence.

Le terrorisme et le post-11 septembre

Le roman s'inscrit également dans un contexte global marqué par les attentats du 11 septembre 2001 et la montée du discours sur le terrorisme. Cette période a intensifié les débats sur la radicalisation, l'islamisme et les identités diasporiques. *L'Attentat* explore ces questions à travers le personnage de Sihem, dont l'embrigadement soulève des interrogations sur les facteurs – sociaux, psychologiques, politiques – qui poussent des individus à commettre des actes extrêmes. Khadra évite les stéréotypes, offrant une vision nuancée de la radicalisation comme un phénomène ancré dans le désespoir et la quête d'identité.

Littérature et identité dans le monde postcolonial

L'Attentat s'inscrit dans le courant de la littérature postcoloniale, qui examine les héritages des colonialismes et les défis des identités hybrides. Des auteurs comme Salman Rushdie ou Assia Djebar explorent des thèmes similaires, où les individus naviguent entre des cultures en conflit. Dans ce contexte, le roman de Khadra se

¹⁷OP.CIT. *L'Attentat*, P 45.

¹⁸ Abu-Zahra, *Revue Des Littératures Du Monde Arabe* ;2007.

distingue par son focus sur le Moyen-Orient et sa capacité à relier les expériences locales (le conflit israélo-palestinien) à des questionnements universels sur l'appartenance. Selon Homi Bhabha, les identités postcoloniales se forment dans des « espaces tiers »¹⁹, où les tensions culturelles produisent de nouvelles formes d'hybridité. Amine incarne cet espace tiers, un lieu de douleur mais aussi de potentiel pour une identité recomposée.

L'Attentat de Yasmina Khadra est une œuvre puissante qui explore la création et la reconstitution identitaire à travers le prisme de la violence et du conflit. Le roman, centré sur la crise d'Amine Jaafari, offre une méditation profonde sur les fractures du soi dans un monde divisé. L'auteur, avec son passé militaire et son expérience des traumatismes algériens, apporte une perspective unique, marquée par l'humanisme et la complexité. Le contexte du conflit israélo-palestinien, combiné aux répercussions globales du terrorisme, ancre l'œuvre dans une réalité socio-historique qui amplifie ses enjeux identitaires. Ensemble, le roman, l'auteur et leur contexte forment un cadre riche pour analyser les dynamiques de l'identité.

La question de l'identité dans un monde polarisé

Au cœur de *L'Attentat* se trouve la question de l'identité, particulièrement pertinente dans un monde polarisé par les divisions ethniques, religieuses et politiques. Le protagoniste, Amine Jaafari, incarne cette tension : en tant qu'Arabe israélien, il navigue entre son intégration réussie dans la société israélienne (il est chirurgien, marié à Sihem, et vit à Tel-Aviv) et les soupçons constants que son origine suscite, comme lorsqu'il est soumis à des fouilles répétées (« *Mes papiers d'identité ne suffisent jamais ; mon nom, Jaafari, attire les regards* »)²⁰. La révélation que Sihem, sa femme, est l'auteur de l'attentat-suicide brise cette identité soigneusement construite, obligeant Amine à entreprendre une quête pour comprendre ses motivations et, par extension, sa propre place dans le monde.

¹⁹ OP.CIT. *Les lieux de la culture*. P 17.

²⁰ OP.CIT. *L'attentat*, P 85.

Cette exploration de l'identité s'inscrit dans un cadre théorique postcolonial, notamment à travers les concepts d'hybridité et d'altérité développés par Homi K. Bhabha et Edward Said. Bhabha, dans *Les Lieux de la culture* (1994)²¹, définit l'hybridité comme un espace de négociation où les identités se forment dans l'entre-deux, à la croisée des cultures. Amine, par son statut d'Arabe israélien, incarne cet espace hybride, mais la violence du conflit le contraint à affronter les limites de cette hybridité. Said, dans *L'Orientalisme* (1978)²², souligne comment les identités dans les contextes coloniaux ou conflictuels sont souvent définies par des stéréotypes imposés par l'Autre. Dans *L'Attentat*, Amine est constamment perçu comme un « Arabe » par la société israélienne, malgré son assimilation, ce qui fragilise son sentiment d'appartenance.

Un extrait clé illustre cette tension identitaire : « Je ne suis ni d'un camp ni de l'autre. Je suis moi, avec mes blessures »²³. Cette déclaration, prononcée vers la fin du roman, marque une tentative de reconstruction identitaire, où Amine accepte l'ambiguïté de sa position. Comme le note Jean-Pierre Lançon : « *L'Attentat est une réflexion sur l'impossibilité de l'identité fixe dans un monde où la violence impose des catégories rigides* »²⁴. Cette réflexion fait écho à la polarisation globale contemporaine, où les identités sont souvent réduites à des oppositions binaires (Occident vs Orient, juif vs arabe), rendant la quête d'une identité nuancée d'autant plus complexe.

Enjeux littéraires et universels

L'Attentat transcende le contexte spécifique du conflit israélo-palestinien pour poser des questions universelles sur la violence, la perte et la résilience. Khadra utilise une narration introspective, centrée sur Amine, pour explorer les répercussions psychologiques et identitaires de la guerre. La structure du roman, qui alterne entre la vie quotidienne à Tel-Aviv et les voyages d'Amine dans les territoires palestiniens, reflète la dualité de son identité et la fragmentation de son monde. sert de catalyseur

²¹ OP.CIT. *Les lieux de la culture*, P 194.

²² Said W. Edward, *L'Orientalisme : l'Orient créé par l'Occident*, trad. de l'anglais (États-Unis) par Catherine Malamoud, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points essais », 1980.

²³ OP.CIT. *L'attentat*, P 210.

²⁴ Langellier, Jean-Pierre, « *Sayeeda contre Shahid, une élection à l'anglaise* », *Le Monde*, 30 avril 2005.

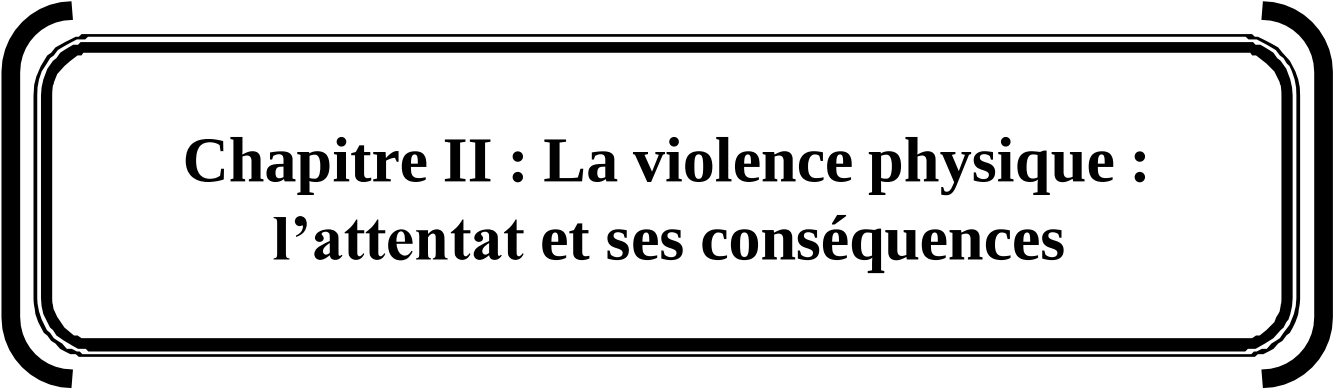
pour cette exploration, transformant les corps et les espaces en métaphores des luttes identitaires.

En s'appuyant sur des références théoriques comme celles de Frantz Fanon (*Les Damnés de la terre*, 1961)²⁵, qui analyse la violence comme une réponse à l'oppression, ou de Maurice Blanchot (*L'Écriture du désastre*, 1980)²⁶, qui explore la littérature comme un moyen de donner sens à la catastrophe, *L'Attentat* se positionne comme une œuvre à la fois ancrée dans un contexte précis et ouverte à une lecture universelle. Fanon écrit : « *La violence est une purification, mais elle laisse des cicatrices indélébiles* »²⁷, une idée qui résonne avec la trajectoire d'Amine, dont l'identité est à la fois brisée et recomposée par la violence.

²⁵ Fanon, Frantz. *Les Damnés de la terre*. Maspero, 1961.

²⁶ Maurice Blanchot, *L'Écriture du désastre*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche », 1980.

²⁷OP.CIT. *L'Attentat*, P 74.



Chapitre II : La violence physique : l'attentat et ses conséquences

La violence physique, omniprésente dans notre roman de Yasmina Khadra, constitue un pivot narratif et thématique qui éclaire les tensions du conflit israélo-palestinien et leurs répercussions sur l'identité des personnages. À travers le parcours d'Amine Jaafari, chirurgien confronté à l'horreur d'un attentat suicide perpétré par son épouse, l'œuvre explore les manifestations brutales de la violence physique, non seulement comme acte de destruction, mais aussi comme catalyseur de questionnements identitaires. Ce premier chapitre analyse comment la violence physique, incarnée par les attentats et leurs conséquences corporelles, agit comme un miroir des fractures sociales et personnelles, tout en posant les bases d'une réflexion sur la déshumanisation et la quête de sens dans un contexte de conflit.

1) Une explosion meurtrière

Dans notre corpus, de Yasmina Khadra explore la violence physique comme un catalyseur de rupture, non seulement pour les corps des victimes, mais aussi pour l'identité des survivants, en particulier celle du protagoniste, Amine Jaafari. La scène de l'attentat, décrite avec une précision brutale, sert de pivot narratif, exposant les horreurs de la guerre et leurs répercussions sur le corps humain et la psyché. Cette section analyse la description de l'explosion et de ses effets, ainsi que le rôle du corps comme champ de bataille, à travers le prisme d'Amine, chirurgien confronté à la gestion de la catastrophe.

1.1. La violence inaugurale : fragmentation brutale et désintégration des repères

La scène de l'attentat qui ouvre *L'Attentat* de Yasmina Khadra constitue un moment nodal où la violence physique, dans toute sa brutalité, vient rompre l'illusion de stabilité dont jouissait le protagoniste, Amine Jaafari, un chirurgien arabe israélien parfaitement intégré dans la société tel-avivienne. Très tôt dans le roman, Khadra place le lecteur face à une irruption de l'horreur, en optant pour une prose viscérale et sensorielle qui rend tangible la déflagration, non seulement en termes matériels, mais également symboliques.

Chapitre II : La violence physique : l'attentat et ses conséquences

Dans l'extrait suivant, le narrateur essaie de décrire l'horreur du moment de l'explosion en ces termes : « *Un grondement sourd ébranle la terre, suivi d'un éclair aveuglant. En une fraction de seconde, le restaurant s'effondre dans un vacarme de verre brisé et de hurlements. Des corps sont projetés, des membres arrachés, et le sang gicle comme une pluie obscène.* »²⁸

Cette description, d'une intensité saisissante, témoigne de la maîtrise de Khadra dans l'art de mobiliser un style hyperréaliste et immersif. L'extrait convoque une synesthésie sensorielle, mêlant le son (« grondement sourd »), la lumière (« éclair aveuglant »), et le chaos visuel (« vacarme de verre brisé », « membres arrachés »), pour mieux rendre compte du choc initial. L'image du « sang [qui] gicle comme une pluie obscène » revêt une dimension profondément dérangeante. Le mot « obscène » ne relève pas seulement de l'excès, mais pointe vers une transgression du vivant, une irruption de l'indicible dans le quotidien le plus ordinaire. En ce sens, l'attentat apparaît comme une profanation – non seulement de la vie humaine, mais de l'ordre social dans son ensemble.

La focalisation externe de cette séquence initiale, qui décrit des corps anonymes sans affect ni nom, contraste fortement avec la suite du récit où la focalisation interne dominera, mettant en scène l'effondrement progressif de l'univers d'Amine à mesure qu'il découvre l'implication personnelle de sa propre épouse dans l'attentat. Ce basculement narratif souligne la progression du traumatisme : d'abord collectif et diffus, il se révèle ensuite intime et ravageur.

Comme le souligne Jean-Pierre Langellier dans une critique parue dans *Le Monde des Livres* (2005), « *Khadra excelle à traduire la violence en une expérience sensorielle, où le corps devient le théâtre de la tragédie collective.* »²⁹ Cette remarque éclaire l'orientation du roman : loin d'une simple dénonciation politique, il s'agit d'une méditation sur la précarité de l'existence, où le corps – lieu de la souffrance, de l'éclatement et de la perte – devient le point de convergence entre le drame individuel et les convulsions de l'Histoire.

²⁸ OP.CIT. *L'attentat*, P 52.

²⁹ OP.CIT. « *Sayeeda contre Shahid, une élection à l'anglaise* ».

Chapitre II : La violence physique : l'attentat et ses conséquences

Une seconde scène majeure prolonge et approfondit cette réflexion sur la violence, en déplaçant le regard de l'instant de l'explosion vers ses conséquences immédiates dans l'espace hospitalier. Ce changement de focalisation n'atténue en rien l'horreur : au contraire, il l'amplifie, en la rendant plus concrète et plus humaine :

Les urgences sont saturées. Des civières sur lesquelles gisent des corps pantelants encombrant les couloirs. Des blessés, hagards, le visage en sang, errent dans un état second, tandis que d'autres, assis à même le sol, gémissent en se tenant la tête ou un membre brisé. Une odeur âcre de chair brûlée et de désinfectant empuantit l'atmosphère. Les infirmiers courent dans tous les sens, les médecins hurlent des ordres, et les familles, affolées, s'agglutinent autour des rescapés, ajoutant à la confusion. [...] Un enfant, à peine cinq ans, est amené sur un brancard. Son petit corps est criblé d'éclats, son visage méconnaissable. Je m'approche, le cœur serré. Il ne respire plus.³⁰

Ici, Khadra ne montre pas l'acte terroriste lui-même, mais en décrit les retombées physiques et émotionnelles, en particulier à travers l'expérience d'Amine, désormais médecin au chevet des victimes. Le choix d'un style toujours aussi sensoriel permet de matérialiser la souffrance : l'« odeur âcre de chair brûlée et de désinfectant » convoque un univers olfactif insoutenable, symbole d'une violence qui ronge non seulement les chairs, mais aussi l'atmosphère elle-même. Ce réalisme organique donne au lecteur l'impression d'évoluer dans un espace saturé de douleur.

Les corps décrits sont disloqués, mutilés, désorientés. Le lexique employé (« pantelants », « criblé d'éclats », « méconnaissable ») insiste sur l'anéantissement de l'intégrité physique, mais aussi identitaire. La figure de l'enfant mort devient une allégorie tragique de l'innocence bafouée, du monde régi par l'arbitraire, où aucune frontière morale ne semble subsister. Le choc émotionnel est alors à son comble, tant pour le narrateur que pour le lecteur.

Enfin, l'hôpital, censé représenter un lieu de soin et de maîtrise rationnelle du chaos corporel, devient à son tour un espace de débordement, reflet de la dislocation sociale induite par l'attentat. Le désordre y règne : saturation des services, confusion des gestes, panique des proches. Ainsi, Khadra dresse le tableau d'un monde où les

³⁰ OP.CIT. *L'attentat*, P 62.

Chapitre II : La violence physique : l'attentat et ses conséquences

repères vacillent, où la médecine elle-même semble impuissante à réparer ce qui a été brisé.

1.2. Le corps comme champ de bataille : mutilations, sang, douleur

L'attentat transforme les corps en véritables terrains de guerre, où la violence s'imprime avec brutalité et irréversibilité. Yasmina Khadra ne se limite pas à la description clinique des blessures physiques ; il en déplie la charge symbolique, révélant les failles identitaires, sociales et politiques inhérentes au conflit israélo-palestinien. L'extrait suivant, démontre et décrit parfaitement le « carnage » et l'émiettement du corps à travers une violence brute :

À l'hôpital, c'est un carnage. Des blessés gisent dans les couloirs, leurs chairs ouvertes comme des fruits trop mûrs. Un enfant hurle, un moignon à la place du bras. Une femme, le visage à moitié arraché, murmure des mots inaudibles. Je suture, je coupe, je bande, mais je sais que certaines blessures ne guériront jamais.³¹

Dans ce passage, l'hôpital apparaît comme un microcosme du conflit, un espace où les corps disloqués rendent visibles les conséquences directes d'une violence systémique. L'image des « chairs ouvertes comme des fruits trop mûrs » opère une comparaison organique saisissante, traduisant une déshumanisation crue : les corps ne sont plus porteurs d'identité mais deviennent matière vulnérable, éviscérée par la guerre. L'enfant au moignon, la femme au visage défiguré — ces figures évoquent une innocence brisée, une identité effacée, rendues muettes sous le poids de la douleur. La série de verbes d'action « je suture, je coupe, je bande » mime le geste médical, mais traduit surtout l'impuissance d'Amine face à une tragédie qui dépasse le champ du soin : « certaines blessures ne guériront jamais » suggère un basculement du physique vers le psychique, signalant la persistance du trauma au-delà de la chair.

Cette figuration du corps mutilé trouve un écho théorique chez Frantz Fanon, qui dans *Les Damnés de la terre* (1961), affirme que « la violence est une purification, mais elle laisse des cicatrices indélébiles »³². Fanon, en analysant la violence coloniale,

³¹ OP.CIT. *L'attentat*, P 35.

³² OP.CIT. *Les damnés de la terres*, P 76.

Chapitre II : La violence physique : l'attentat et ses conséquences

insiste sur son empreinte à la fois corporelle et psychique : la chair devient le support visible de la domination, mais aussi le lieu d'un affrontement existentiel. De manière comparable, *L'Attentat* dévoile une violence qui ne tue pas seulement : elle déstructure, défigure et disperse les identités.

Cette lecture est approfondie par Achille Mbembe, pour qui « *la violence n'est pas simplement une action brutale : elle est un langage, une mise en scène du pouvoir, une occupation du corps de l'autre* »³³. Ainsi, les corps ensanglantés décrits dans le roman ne sont pas seulement les résultats d'une explosion ; ils deviennent des textes politiques, des surfaces d'inscription de rapports de domination, de vengeance ou d'oppression. La chair, lacérée, exhibe le non-dit d'un conflit étouffé par les discours sécuritaires : elle est parole muette mais signifiante.

Dans cette perspective, la réflexion de Judith Butler sur la « pleurabilité » des vies apporte un éclairage crucial. Dans *Frames of War* (2009), elle écrit : « *Ce qui rend une vie pleurable ou non dit quelque chose du pouvoir de cadrer les pertes, de décider qui mérite l'empathie.* »³⁴ Cette citation permet de saisir le traitement différentiel des corps dans le roman : certains sont pleurés, d'autres niés, effacés. L'attentat dévoile alors une hiérarchie des morts, où la reconnaissance d'une souffrance humaine dépend d'un cadre idéologique. Le corps déchiqueté devient non seulement le théâtre d'un conflit politique, mais aussi l'objet d'une bataille symbolique pour l'humanité : qui mérite d'être soigné, vu, pleuré ?

De ce fait, Khadra fait du corps un vecteur central de la mémoire traumatique, où chaque blessure, chaque mutilation, chaque trace de sang témoigne d'un monde disloqué. Ce corps martyrisé, à la croisée de la clinique, du symbolique et du politique, incarne l'impossibilité de guérir sans reconnaissance, sans récit, sans justice. Il est la surface sensible où s'écrit, dans la douleur, le conflit des peuples et la fracture des consciences.

³³ Mbembe Achille, *Critique de la raison nègre*, Paris, La Découverte, 2013. P 72.

³⁴ Butler Judith, *Ce qui fait une vie. Essai sur la violence, la guerre et le deuil*, trad. de l'anglais par Charlotte Nordmann, Paris, Zones/La Découverte, 2010. P 94.

Chapitre II : La violence physique : l'attentat et ses conséquences

Dans la continuité de cette représentation du corps comme lieu d'inscription de la violence, un autre passage du roman nous plonge dans l'espace clinique de la salle d'opération, où le médecin devient témoin et acteur d'une brutalité qui dépasse le strict cadre médical. Loin d'un simple acte chirurgical, la scène rend compte de la dépossession du corps et de sa réduction à une matière vulnérable, marquée par l'irruption du conflit :

Dans la salle d'opération, le corps d'un homme est allongé sous les néons blafards. Son torse est lacéré, comme labouré par une charrue invisible. Du sang suinte encore des plaies béantes, formant des rigoles sur la table métallique. Un éclat de métal, planté dans son abdomen, scintille sous la lumière. L'infirmière, livide, me tend les instruments. Je m'approche, mais l'odeur de chair calcinée me prend à la gorge. L'homme gémit faiblement, ses doigts crispés sur le bord de la table, comme s'il s'accrochait à la vie. Chaque incision que je pratique semble le déchirer davantage, et pourtant, je continue, mécaniquement, tandis que son sang imbibe mes gants.³⁵

Dans cet extrait, Yasmina Khadra offre une vision saisissante du corps martyrisé, devenu le théâtre muet de la violence terroriste. La métaphore du torse « lacéré, comme labouré par une charrue invisible » associe l'homme à un champ ravagé, une terre éventrée par une force aveugle. Cette image agricole, détournée de son sens productif, évoque une destruction méthodique, inhumaine, qui renvoie à une violence industrielle et impersonnelle.

Le corps, ici, n'est plus qu'un amas de chair blessée, soumis à une souffrance sans nom. Les « plaies béantes », les « rigoles » de sang et l'« éclat de métal » enfoncé dans la chair dessinent une topographie du traumatisme : chaque détail sensoriel rend l'expérience viscérale, presque insupportable. L'odeur de « chair calcinée » et le sang qui « imbibe les gants » immergent le lecteur dans une réalité crue, où les sens sont submergés, saturés par la douleur et la violence.

Ce tableau rejoint les analyses d'Achille Mbembe, pour qui « *la chair devient le lieu de l'épreuve absolue du pouvoir* »³⁶. Le corps mutilé devient alors le point d'impact de la souveraineté violente, où se rejoue la domination politique et symbolique.

³⁵ OP.CIT. *L'attentat*, P 36.

³⁶ OP.CIT. *Critique de la raison nègre*, P 186.

Chapitre II : La violence physique : l'attentat et ses conséquences

Dans *L'Attentat*, la chair déchiquetée des victimes ne relève pas seulement de la destruction biologique : elle est le support d'une écriture politique, d'une lutte pour le sens.

Judith Butler, dans *Ce qui fait une vie*, souligne également que « *le corps souffrant est celui qui expose sa précarité au monde, contraint à témoigner de sa vulnérabilité dans l'espace public* »³⁷. Cette visibilité imposée de la douleur physique agit comme une dénonciation silencieuse, un rappel brutal de l'humanité niée. À travers le regard d'Amine, impuissant et dépassé, le lecteur est confronté à cette réalité nue du corps supplicié, à sa mise en scène tragique au cœur d'un conflit qui ne dit jamais son nom mais qui se grave dans la chair.

En somme, cette scène confirme que chez Khadra, le corps ne constitue pas seulement une surface blessée : il devient archive vivante du trauma collectif, à la fois support d'inscription de la violence et appel à la reconnaissance de l'irréparable.

1.3. Amine Jaafari : le chirurgien face à l'horreur

En tant que chirurgien, Amine est confronté à la violence physique dans son rôle de soignant, ce qui accentue son sentiment d'impuissance et préfigure la crise identitaire qu'il traversera après avoir découvert l'implication de sa femme, Sihem, dans l'attentat. Sa position de témoin actif, qui tente de réparer les corps brisés, contraste avec sa propre désintégration intérieure.

Dans plusieurs passages, la narration à la première personne offre une vision crue et immersive dans la perception directe du personnage principal. Le passage suivant à titre d'exemple, permet au lecteur de vivre simultanément le trauma du narrateur : « *Mes mains tremblent, mais je continue. Chaque incision est une bataille, chaque suture une prière. Pourtant, au fond de moi, quelque chose se fissure. Je ne suis plus seulement un médecin ; je suis un homme qui voit son monde s'écrouler.* »³⁸ En effet, Cet extrait illustre la tension entre le professionnalisme d'Amine et son désarroi personnel. L'oxymore implicite dans « chaque incision est une bataille, chaque suture une prière »

³⁷ OP.CIT. *Ce qui fait une vie. Essai sur la violence, la guerre et le deuil*, P 109.

³⁸ OP.CIT. *L'attentat*, P 84.

Chapitre II : La violence physique : l'attentat et ses conséquences

associe la violence (l'incision) à un acte de soin, et la technique médicale à une dimension quasi spirituelle. Cette dualité reflète la position liminale d'Amine, à la croisée des identités arabe et israélienne, soignant et victime. La métaphore de la « fissure » annonce la rupture identitaire qui suivra, où la violence physique de l'attentat devient le miroir de sa propre fragmentation intérieure. La focalisation interne permet au lecteur de ressentir l'intensité émotionnelle d'Amine, renforçant l'idée que la violence physique n'est pas seulement extérieure, mais aussi intériorisée.

Cette représentation du corps supplicié trouve un écho critique particulièrement éclairant dans l'analyse d'Alec Hargreaves, qui affirme : « *Chez Khadra, le corps du médecin devient un espace où s'affrontent les contradictions du conflit, entre le désir de guérir et l'impossibilité de réparer les fractures sociales* »³⁹. Cette observation met en lumière la manière dont le personnage d'Amine se retrouve au croisement des tensions politiques et humaines : son geste médical, censé réparer, est constamment mis en échec par une réalité où la destruction dépasse les capacités de soin. Le corps du chirurgien devient ainsi une scène où se rejoue symboliquement le conflit israélo-palestinien, à travers une lutte intime entre responsabilité professionnelle et effondrement personnel.

Pour approfondir cette lecture, il est pertinent de convoquer la notion d'« écriture du désastre » élaborée par Maurice Blanchot : « *Le désastre désarticule le corps et le sens, mais il ouvre un espace pour une vérité nouvelle* »⁴⁰. Appliquée à *L'Attentat*, cette idée permet de comprendre comment la représentation de la violence ne se limite pas à une esthétique du choc : elle est aussi le lieu d'une déconstruction nécessaire, une traversée du néant qui rend possible l'émergence d'une autre parole, d'une nouvelle identité. Le texte khadrien transforme ainsi la mutilation physique en une métaphore du morcellement intérieur de son protagoniste. Le désastre, ici, n'est pas seulement vécu ; il est écrit, porté à la connaissance du lecteur comme un abîme à contempler, mais aussi à dépasser.

³⁹ OP.CIT. *Mémoire, empire et postcolonialisme : héritages du colonialisme français*, P 71.

⁴⁰ Maurice Blanchot, *L'Écriture du désastre*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche », 1980. P 92.

Chapitre II : La violence physique : l'attentat et ses conséquences

Dans cette perspective, la violence n'est plus simplement un événement tragique ; elle devient un principe actif de recomposition subjective. Comme le souligne F. M. Abu-Zahra : « *La violence dans L'Attentat n'est pas seulement un événement ; elle est une force qui redéfinit les frontières de l'identité et de l'humanité* »⁴¹ La scène de l'explosion, avec ses corps éparpillés et ses chairs calcinées, n'est pas uniquement destinée à choquer : elle bouleverse les certitudes du protagoniste et l'engage dans une confrontation brutale avec lui-même. Chaque fragment de corps devient alors un miroir brisé de son propre désarroi, un appel à repenser sa place, son appartenance, son identité.

Ainsi, la violence physique décrite par Khadra ne se contente pas de traverser les corps : elle pénètre les subjectivités, fragilise les repères identitaires et ouvre un espace réflexif. Les cadavres décrits comme des « fruits trop mûrs » ou les corps éventrés comme des « champs de bataille » matérialisent les lignes de fracture du conflit géopolitique tout en incarnant les fêlures existentielles du héros. Dans ce cadre, Amine al-Jaafari n'est plus simplement un témoin : il devient la figure tragique d'une identité disloquée, dont le parcours est marqué par la douleur, la dépossession et, peut-être, la possibilité d'une reconstruction.

2) Une guerre diffuse et constante : la violence comme condition de l'existence dans *L'Attentat*

Dans *L'Attentat*, Yasmina Khadra dépeint la guerre israélo-palestinienne comme une présence constante, une toile de fond qui imprègne chaque aspect de la vie des personnages, de leurs corps à leurs identités. Les bombardements, les conflits armés, et le danger permanent dans les rues – marqué par les fouilles, les contrôles et la peur omniprésente d'un nouvel attentat – créent un climat de tension où la violence physique n'est jamais un événement isolé, mais une condition de l'existence. Cette section analyse comment Khadra utilise ces éléments pour illustrer

⁴¹ OP.CIT. *La violence dans l'attentat*, P 52.

Chapitre II : La violence physique : l'attentat et ses conséquences

l'omniprésence de la guerre et ses effets dévastateurs sur la société et sur l'identité d'Amine Jaafari, chirurgien arabe israélien confronté à la fracture de son monde.

2.2. Les bombardements et conflits armés en toile de fond :

La guerre, dans *L'Attentat*, n'est pas simplement un événement ponctuel ou spectaculaire : elle constitue un état permanent, une toile de fond qui infiltre chaque recoin du quotidien. Yasmina Khadra la décrit non comme une succession d'actions militaires visibles, mais comme une présence sourde et constante, qui structure silencieusement l'existence des personnages. Même lorsqu'elle semble reléguée à l'arrière-plan, elle se manifeste par des allusions récurrentes à la violence et à la mort, suggérant son inéluctabilité. Ainsi, l'auteur écrit : « À la radio, les nouvelles sont toujours les mêmes : un raid à Gaza, une roquette sur Sderot, des morts des deux côtés. La guerre est une rumeur qui ne s'éteint jamais, même dans les rues animées de Tel-Aviv. »⁴²

À travers cette image de la guerre comme « rumeur », Khadra suggère un climat d'angoisse latente, où même les espaces censés être protégés – comme Tel-Aviv – ne peuvent se soustraire à la menace. Le terme « rumeur » accentue cette idée d'un bruit de fond persistant, insaisissable et omniprésent, qui hante les consciences et modèle les comportements, révélant combien la violence du conflit imprègne durablement les mentalités et les représentations.

Cette représentation d'une guerre omniprésente, diffuse et sourde, rejoint la conception d'Achille Mbembe dans *Critique de la raison nègre* (2013) et *Politiques de l'inimitié* (2016), où il analyse les formes contemporaines de la violence, notamment dans les sociétés postcoloniales ou néocoloniales. Pour Mbembe, la guerre moderne ne se limite plus à des affrontements frontaux ; elle s'installe dans les corps, dans les relations sociales, et dans l'architecture même des espaces urbains. Il écrit ainsi : « La guerre n'est plus l'exception, elle est devenue la forme principale de régulation des rapports sociaux. »⁴³ Cette réflexion éclaire la situation dans *L'Attentat*, où la

⁴² OP.CIT. *L'attentat*, P 42.

⁴³ Mbembe Achille, *Politiques de l'inimitié*, Paris, La Découverte, 2016. P 132.

Chapitre II : La violence physique : l'attentat et ses conséquences

guerre agit comme une norme régulatrice des comportements et des subjectivités. Le chirurgien Amine Jaafari évolue dans un monde où la peur structure les déplacements, où la mort devient un élément routinier du paysage, et où l'identité elle-même est prise dans un système de soupçon et de fragmentation.

Judith Butler, dans *Vie précaire. Les pouvoirs du deuil et de la violence* (2004), propose une autre lecture complémentaire en explorant les corps exposés à la guerre et la manière dont certains sont perçus comme plus « pleurables » que d'autres. Elle interroge ainsi les conditions différentielles de la vulnérabilité : « *Certaines vies sont reconnues comme des vies, tandis que d'autres ne le sont pas, ou ne le sont plus.* »⁴⁴ Dans *L'Attentat*, cette idée est visible dans la manière dont les victimes palestiniennes ou arabes sont souvent effacées du deuil collectif, tandis que les victimes israéliennes sont pleinement investies d'une charge émotionnelle et politique. Le corps du kamikaze – notamment celui de Sihem, l'épouse d'Amine – devient l'exemple ultime de cette ambiguïté éthique.

Enfin, on peut convoquer le concept de « société du conflit permanent » formulé par Michel Foucault dans ses travaux sur la biopolitique. Pour Foucault, le pouvoir moderne ne se contente pas de faire mourir ou de laisser vivre, il organise la vie elle-même à travers la gestion des populations, rendant certaines existences plus exposées que d'autres à la mort et à la violence. Dans *L'Attentat*, les distinctions entre les espaces de vie (Tel-Aviv/Jénine, l'hôpital/la zone de guerre, le centre/la périphérie) révèlent cette logique d'inégalités structurelles produites par le conflit.

Ces extraits illustrent comment Khadra intègre la guerre dans la vie quotidienne, la réduisant à une « rumeur » omniprésente mais banalisée. L'énumération des violences (« un raid à Gaza, une roquette sur Sderot, des morts des deux côtés ») reflète l'équilibre précaire du conflit, où aucun camp n'échappe à la destruction. La juxtaposition entre la « rumeur » de la guerre et les « rues animées de Tel-Aviv » crée un contraste ironique : même dans une ville qui aspire à la normalité, la violence reste une menace sous-jacente. Le choix du mot « rumeur » suggère une guerre intériorisée, qui hante les esprits

⁴⁴ Butler, *Vie précaire : Les pouvoirs du deuil et de la violence après le 11 septembre 2001*, traduit de l'anglais par Jérôme Rosanvallon et Jérôme Vidal, Paris, Éditions Amsterdam, 2005. P 98.

Chapitre II : La violence physique : l'attentat et ses conséquences

autant que les corps. La focalisation externe, relayée par la radio, donne une dimension collective à la guerre, tandis que la mention de Tel-Aviv, où Amine vit, annonce la rupture imminente de sa propre illusion de sécurité. Cet extrait établit la guerre comme une force omniprésente, qui conditionne les interactions sociales et les perceptions identitaires.

Pour contextualiser, on peut citer Edward Said, qui, dans *L'Orientalisme* (1978), analyse comment les conflits au Moyen-Orient sont souvent perçus à travers des stéréotypes réducteurs, masquant la complexité des identités en jeu. Said écrit : « *le conflit devient une toile de fond qui définit les individus, qu'ils le veuillent ou non* »⁴⁵. Dans *L'Attentat*, la guerre omniprésente force Amine à confronter sa propre identité hybride, tiraillée entre son intégration israélienne et ses racines arabes : « *Parfois, la nuit, j'entends les sirènes au loin, les explosions étouffées. Ce n'est pas chez moi, mais c'est tout près. La guerre ne dort jamais.* » p. 67

Nous remarquons que ce passage intensifie l'image de la guerre comme une entité vivante et implacable. Les « sirènes » et les « explosions étouffées » créent une atmosphère sonore oppressante, où la violence est à la fois lointaine et menaçante. La personnification de la guerre (« elle ne dort jamais ») la transforme en une force quasi-mythologique, qui transcende les frontières géographiques et psychologiques. La phrase « ce n'est pas chez moi, mais c'est tout près » reflète l'ambiguïté de la position d'Amine : en tant qu'Arabe israélien, il vit dans une zone de relative sécurité, mais la guerre le rattrape, préfigurant la révélation de l'implication de sa femme, Sihem, dans l'attentat. La focalisation interne permet au lecteur de ressentir l'angoisse croissante d'Amine, dont l'identité, construite sur l'idée d'une vie stable, commence à se fissurer sous la pression de la guerre omniprésente.

Une analyse critique pertinente vient de F. M. Abu-Zahra, qui note : « *Chez Khadra, la guerre n'est pas seulement un événement, mais une condition ontologique qui redéfinit les relations humaines et les identités* »⁴⁶ Cette observation éclaire comment

⁴⁵ Said W. Edward, *L'Orientalisme : l'Orient créé par l'Occident*, trad. de l'anglais (États-Unis) par Catherine Malamoud, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points essais », 1980. P 81.

⁴⁶ OP.CIT. *La violence dans l'attentat*, P 16.

Chapitre II : La violence physique : l'attentat et ses conséquences

les bombardements, même en arrière-plan, façonnent le cadre dans lequel Amine tente de maintenir son identité.

1.2. Le danger permanent dans les rues : fouilles, contrôles, peur du prochain attentat

Au-delà des affrontements armés, la guerre se manifeste dans la vie quotidienne à travers un climat de suspicion et de danger constant. Les fouilles, les contrôles d'identité et la peur d'un nouvel attentat transforment les rues en un espace de tension, où la violence physique est toujours imminente. La guerre, telle qu'elle est représentée dans *L'Attentat*, ne se limite pas aux scènes de bombardements ou d'explosions. Elle infiltre les moindres recoins du quotidien, s'insinuant dans les gestes, les regards et les déplacements, jusqu'à devenir une présence invisible mais constante. Yasmina Khadra restitue avec acuité cette violence latente à travers une scène marquante : « *Dans les rues, les soldats sont partout, leurs armes prêtes. On me fouille trois fois avant d'atteindre l'hôpital. Mes papiers d'identité ne suffisent jamais ; mon nom, Jaafari, attire les regards. La peur est dans l'air, comme une odeur que personne n'ignore.* »⁴⁷ Dans ce passage, l'auteur met en évidence la militarisation extrême de l'espace public. La répétition des fouilles – « trois fois » – n'est pas anodine : elle traduit un rituel de suspicion systématique, où le corps devient un objet de contrôle et de menace potentielle. Ce harcèlement quotidien révèle une société dominée par la logique de la sécurité et de la peur, où l'individu n'est plus perçu à travers ses fonctions sociales (ici, celle de chirurgien) mais à travers sa seule appartenance ethnique ou nationale.

Le nom d'Amine – « Jaafari » – devient ainsi un stigmat. Il suscite la méfiance, attire les regards, et transforme l'identité en soupçon. Dans un tel contexte, l'identité n'est plus une donnée personnelle, mais un marqueur politique, racial et communautaire. La focalisation interne permet de ressentir l'aliénation d'Amine, cet homme parfaitement intégré à la société israélienne sur le plan professionnel, mais rejeté dès qu'il traverse les lignes invisibles du conflit.

⁴⁷ OP.CIT. *L'attentat*, P 86.

Chapitre II : La violence physique : l'attentat et ses conséquences

Enfin, la dernière phrase : « *La peur est dans l'air, comme une odeur que personne n'ignore* »⁴⁸ condense avec force toute la tension du texte. La métaphore olfactive fait de la peur une atmosphère partagée, imprégnant tous les corps, toutes les consciences. Elle n'est plus seulement une émotion individuelle, mais un climat social permanent, une contagion silencieuse. Cette image renforce l'idée que la guerre ne tue pas seulement physiquement : elle contamine les relations humaines, fragilise les appartenances, et redéfinit la perception de soi.

Ainsi, par une écriture sobre mais évocatrice, Khadra dépeint une guerre qui agit de manière souterraine, transformant chaque espace public en zone de contrôle, chaque identité en source potentielle de danger. L'extrait illustre avec acuité la manière dont la violence structure les subjectivités et fissure l'idée même de coexistence.

On peut relier cette analyse à la notion de « biopolitique » de Michel Foucault (*Histoire de la sexualité*, 1976), qui décrit comment les États modernes exercent un contrôle sur les corps à travers des mécanismes de surveillance. Foucault écrit : « *Le pouvoir s'exerce sur les corps, les marque, les discipline* »⁴⁹. Dans *L'Attentat*, les fouilles et les contrôles incarnent ce pouvoir, qui stigmatise Amine et renforce sa marginalisation, on peut clairement observer dans ce passage l'oppression vécue au quotidien : « *Chaque coin de rue est un piège. On marche en regardant par-dessus son épaule, en attendant le prochain éclair, le prochain cri. La ville est un corps blessé, et nous sommes ses cicatrices.* »⁵⁰

Ainsi le sentiment de danger permanent se retrouve amplifié, où l'espace urbain devient un lieu d'insécurité généralisée. L'image du « piège » et l'expression « *en attendant le prochain éclair, le prochain cri* » traduisent une temporalité suspendue, où la peur d'un nouvel attentat paralyse les habitants. La métaphore de la ville comme « un corps blessé » et des habitants comme « ses cicatrices » est particulièrement éloquente : elle établit un parallèle entre la violence physique infligée aux corps individuels et celle qui marque l'espace collectif. Cette personnification de la ville

⁴⁸ Ibid. P 86.

⁴⁹ Michel Foucault, *Histoire de la sexualité, tome 1 : La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 1976. P 187.

⁵⁰ OP.CIT. *L'attentat*, P 112.

Chapitre II : La violence physique : l'attentat et ses conséquences

renforce l'idée que la guerre omniprésente affecte non seulement les individus, mais aussi le tissu social. La focalisation collective (« nous sommes ») élargit la portée de l'analyse, montrant que la peur et la violence transcendent l'expérience individuelle d'Amine pour englober toute la communauté.

Une citation d'Alec Hargreaves éclaire ce point : « *Khadra transforme l'espace urbain en un champ de bataille symbolique, où la guerre se manifeste dans la suspicion et la peur quotidienne* »⁵¹. Cette perspective souligne comment la guerre, même sans affrontements directs, maintient une emprise sur les corps et les esprits.

Pour approfondir l'analyse, on peut s'appuyer sur la théorie de l'« espace de guerre » développée par Achille Mbembe dans *Politiques de l'inimitié* (2016). Mbembe décrit les zones de conflit comme des espaces où la violence devient une norme, transformant les corps en cibles potentielles. Il écrit : « *Dans l'espace de guerre, le corps est à la fois un bouclier et une cible, un lieu de résistance et de soumission* »⁵². Cette idée éclaire la manière dont Khadra dépeint les rues de Tel-Aviv et des territoires palestiniens comme des lieux où la guerre omniprésente discipline les corps et fragilise les identités. Sur le même sillage, Jean-Pierre Langellier renforce cette interprétation en affirmant que : « *la guerre, chez Khadra, est une présence diffuse qui contamine les espaces et les consciences, rendant impossible toute évasion* »⁵³. Cette observation met en lumière comment les bombardements et le danger permanent dans *L'Attentat* servent à ancrer le thème de la violence physique dans une réalité quotidienne oppressante.

⁵¹ OP.CIT. *Mémoire, empire et postcolonialisme : héritages du colonialisme français*, P 62.

⁵² OP.CIT. *Politiques de l'inimitié*, P 92.

⁵³ OP.CIT. « *Sayeeda contre Shahid, une élection à l'anglaise* », P 16.

Conclusion

En somme, dans notre roman de Yasmina Khadra, la guerre, omniprésente à travers les bombardements, les affrontements armés et l'insécurité constante des rues, agit comme une force structurante qui envahit et transforme les dimensions spatiales, corporelles et identitaires. Les extraits étudiés illustrent comment cette guerre, tour à tour perçue comme une « rumeur » insidieuse ou une « odeur » oppressante, s'immisce dans le tissu de la vie quotidienne, marquant les corps et les lieux d'une tension incessante. Les pratiques de contrôle, telles que les fouilles, et l'angoisse perpétuelle d'un nouvel attentat accentuent la stigmatisation de personnages comme Amine Jaafari, dont l'identité hybride devient un terrain de conflit intérieur et extérieur. En s'appuyant sur les cadres théoriques d'Edward Said, Michel Foucault et Achille Mbembe, ainsi que sur les analyses critiques d'Abu-Zahra, Hargreaves et Lançon, cette étude met en lumière que la guerre dépasse son statut de simple toile de fond pour devenir une dynamique constitutive. Elle redessine les contours des corps, des espaces et des identités, jetant ainsi les bases de la profonde crise existentielle qui traverse le parcours d'Amine.

**CHAPITRE III : La violence psychologique :
l'effondrement intérieur d'Amine**

Le troisième chapitre de *L'Attentat* marque un tournant dans le récit, où la violence physique de l'attentat cède la place à une violence psychologique dévastatrice pour Amine Jaafari, le protagoniste. Après avoir appris que sa femme, Sihem, est la kamikaze responsable de l'attentat, Amine plonge dans un abîme de doute, de deuil et de remise en question. Cette violence psychologique, qui se manifeste par le choc de la trahison, une quête douloureuse de vérité et un isolement croissant, ébranle les fondements de son identité. À travers ces épreuves, Yasmina Khadra explore comment la perte des repères personnels et sociaux contraint Amine à confronter les contradictions de son identité hybride, amorçant un processus complexe de reconstitution identitaire.

1) Le choc du deuil et de la trahison

Le choc du deuil et de la trahison forme le cœur émotionnel et psychologique du roman de Yasmina Khadra, où la découverte de l'implication de l'épouse d'Amine Jaafari dans un attentat suicide ébranle les fondements de son identité. Confronté à la perte brutale de Sihem et à la révélation de son engagement radical, Amine plonge dans un tourbillon de douleur et d'incompréhension, où le deuil se mêle à la blessure d'une trahison intime. Cette section explore comment ce double choc, à la fois personnel et idéologique, agit comme un catalyseur de la crise identitaire du protagoniste, révélant les fractures profondes d'un individu pris dans les tensions du conflit israélo-palestinien.

1.1. L'annonce brutale : une fracture psychologique

Dans *L'Attentat* de Yasmina Khadra, le chapitre s'ouvre sur un moment de rupture dévastateur : Amine apprend que sa femme, Sihem, est la kamikaze à l'origine de l'attentat. Cette révélation, d'une violence psychologique inouïe, est capturée dans une scène d'intense dramaturgie : « *Ils me regardent comme si j'étais un pestiféré. Puis l'un d'eux lâche : 'Votre femme, docteur Jaafari... c'est elle qui a fait ça.'* Le sol se dérobe sous mes pieds. Sihem ? Ma Sihem ? C'est impossible. »⁵⁴ Le champ lexical de la chute, avec l'image du sol qui se dérobe, traduit une désintégration brutale de la réalité d'Amine. Sihem, jusqu'alors perçue comme une extension de lui-même, devient

⁵⁴ OP.CIT. *L'attentat*, P 71.

une énigme, et cette trahison intime ébranle la confiance qu'il plaçait en son mariage et en son propre jugement. Comme le souligne Judith Butler, le deuil révèle la vulnérabilité constitutive de l'identité : perdre l'autre, c'est remettre en question le soi⁵⁵. Pour Amine, ce deuil est double, car il pleure à la fois la mort physique de Sihem et l'effondrement de l'image qu'il avait d'elle, déclenchant ainsi une profonde crise identitaire.

Cependant, la violence psychologique ne se limite pas à une douleur passagère. Elle plonge Amine dans un chaos mental, symptomatique d'un traumatisme non résolu. Lorsqu'il déclare : « Tout s'entrelace dans un tourbillon infernal », l'image du tourbillon illustre une perte totale de repères, où pensées, souvenirs et émotions s'emmêlent dans un mouvement incontrôlable. Cette désorientation évoque ce que Cathy Caruth identifie comme le cœur du trauma : un événement, non assimilé au moment de son occurrence, revient hanter le sujet de manière répétitive⁵⁶. Chez Amine, ce retour se manifeste par une spirale mentale qui l'épuise, l'empêchant de comprendre ou de nommer ce qui le consume.

L'ampleur de cette blessure se précise dans sa confession : « Je n'étais plus rien, j'avais l'impression que tout ce que j'avais vécu n'était qu'un mirage, que ma vie était un rêve que je n'avais jamais vécu. » Ces mots traduisent une rupture radicale avec le sentiment d'existence. Amine ne reconnaît plus son passé, ses souvenirs perdent leur substance, et sa vie devient étrangère à lui-même. Selon Caruth, ce n'est pas la réalité de l'événement qui traumatise, mais son incapacité à être compris ou représenté. L'événement échappe à l'intégration dans le récit de vie, devenant indicible et renforçant l'aliénation du sujet.

Par ailleurs, le silence d'Amine, son incapacité à articuler sa douleur, fait écho à ce que Caruth nomme la « parole silencieuse »⁵⁷ du survivant. Le traumatisme s'exprime dans l'impossibilité de témoigner, dans ce mutisme intérieur où Amine peine à retrouver

⁵⁵ OP.CIT. *Vie précaire : Les pouvoirs du deuil et de la violence après le 11 septembre 2001*. P 109.

⁵⁶ Caruth Cathy, *L'expérience inappropriable : Le trauma, le récit et l'histoire*, traduit de l'anglais par Jean-Michel Rabaté, Paris, Éditions La Découverte, coll. « Théorie critique », 2008. P 91.

⁵⁷ OP.CIT. *L'expérience inappropriable : Le trauma, le récit et l'histoire*, P 93.

le fil de son histoire. L'attentat, la vérité sur Sihem et la trahison se conjuguent en un choc inassimilable, qui fracture son psychisme. Ainsi, à travers le portrait d'Amine, Yasmina Khadra met en lumière la complexité d'un traumatisme post-événementiel. En s'appuyant sur la théorie de Caruth, on comprend que ce chaos n'est pas une simple réaction émotionnelle, mais un mode d'être brisé, où le sujet vit dans un monde fragmenté, défiant toute structure narrative ou cognitive. L'écriture de Khadra, en restituant cette désintégration intérieure, devient le médium d'un témoignage à la fois impossible et essentiel, donnant voix à l'indicible.

1.2. L'incompréhension : le poids du doute

Dans *notre corpus*, la révélation bouleversante de l'implication de Sihem, l'épouse d'Amine, dans un attentat kamikaze plonge ce dernier dans un tourbillon d'incompréhension et de doute, qui se transforme en une violence psychologique dévastatrice. Désespéré, Amine s'interroge avec une douloureuse lucidité : « *Comment ai-je pu être aussi aveugle ? Elle était là, sous mes yeux, tous les jours, et je n'ai rien vu. Était-elle déjà morte à l'intérieur quand elle me souriait ?* »⁵⁸ Ce questionnement introspectif traduit une auto-accusation corrosive, où il remet en cause son rôle de mari et sa capacité à comprendre le monde qui l'entoure. Comme le souligne Stuart Hall, l'identité est un récit construit à travers les relations avec autrui⁵⁹ ; or, la trahison de Sihem détruit le socle narratif de leur mariage, laissant Amine face à un vide identitaire où il doute de sa propre authenticité.

L'annonce de cette vérité agit comme un choc brutal, qu'il décrit ainsi : « *C'est un vertige, un coup de massue. Sihem, ma femme, celle que je croyais connaître, celle que je croyais aimer, est la kamikaze.* »⁶⁰ Le « vertige » évoque une chute dans l'inconnu, tandis que le « coup de massue » traduit un impact écrasant. L'emploi du verbe « croyais » marque la rupture entre l'illusion d'une vie partagée et la réalité d'une trahison inconcevable, ébranlant toutes ses certitudes. Ce sentiment d'effondrement s'amplifie

⁵⁸ OP.CIT. *L'attentat*, P 62.

⁵⁹ Hall Stuart, *Identités et cultures 2. Politiques des différences*, éd. Maxime Cervulle, trad. Aurélien Blanchard et Florian Vörös, Paris, Éditions Amsterdam, 2013. P 63.

⁶⁰ OP.CIT. *L'attentat*, P 62.

lorsqu'il relate l'instant où la nouvelle lui parvient : « *Le téléphone a sonné. J'ai décroché. La voix à l'autre bout du fil m'a assommé. On m'a dit que Sihem était impliquée dans l'attentat. Je n'ai pas pu répondre, c'était comme si on m'arrachait le sol sous les pieds.* »⁶¹ Les termes « assommé » et « sol arraché » reflètent une paralysie totale, un état de stupeur où Amine reste figé, incapable de réagir face à l'horreur.

Ce traumatisme culmine dans une image d'anéantissement total : « *L'explosion m'a englouti. C'était comme si la terre entière avait cessé de tourner, comme si tout ce qui faisait sens s'était effondré en une fraction de seconde.* »⁶² L'explosion, à la fois réelle et métaphorique, symbolise la destruction de son univers mental, où toute stabilité et tout sens s'évanouissent instantanément. Elle incarne un point de rupture, un traumatisme psychique qui fracture non seulement le corps, mais surtout l'esprit, marquant une cassure irréversible entre l'avant et l'après. Cette désintégration psychique trouve son expression la plus éloquente dans la formule « tout s'entrelace dans un tourbillon infernal », qui dépeint un chaos mental incontrôlable. Le « tourbillon » évoque une force chaotique où émotions, pensées et sensations se mêlent dans une confusion indissociable, privant Amine de tout repère. Pris dans cette tempête intérieure, il perd la capacité de donner un sens à son expérience, submergé par une violence psychologique qui dissout toute logique et érode sa perception de la réalité.

Ainsi, à travers ces descriptions saisissantes, Khadra illustre la profondeur du traumatisme d'Amine, où le doute, la trahison et la perte se conjuguent pour engendrer une souffrance psychique écrasante. La violence, loin de se limiter à un choc initial, devient une spirale destructrice qui engloutit l'esprit, laissant le sujet prisonnier d'un chaos intérieur où toute reconstruction semble impossible.

2) Une quête douloureuse de vérité

la quête douloureuse de vérité forme le cœur du récit, entraînant Amine Jaafari dans une odyssée à la fois introspective et semée d'embûches après l'acte inconcevable de son épouse, Sihem. Bouleversé par sa mort et la révélation de sa trahison, Amine

⁶¹ OP.CIT. *L'attentat*, P 64.

⁶² Ibid. P 20.

s'efforce de comprendre les motivations de celle qu'il croyait connaître, oscillant entre les souvenirs d'une intimité partagée et la réalité crue du conflit israélo-palestinien. Cette recherche de sens, empreinte de souffrance et d'incertitude, se mue en une profonde remise en question de son identité, ébranlée par les vérités qu'il met au jour. Ainsi, cette quête, à la croisée du personnel et de l'universel, met en lumière les tensions entre la vérité intime d'un individu et les vérités collectives, dans un contexte marqué par la violence et la fracture sociale.

2.1. Le refus de la réalité et la recherche de réponses

Confronté à l'insoutenable vérité, Amine, dans *ce roman*, se lance dans une quête désespérée pour comprendre les motivations de Sihem, son épouse devenue kamikaze. Cette recherche, bien que guidée par un besoin vital de vérité, s'avère être une source supplémentaire de violence psychologique, chaque réponse ravivant et amplifiant sa souffrance. « *Je dois savoir. Je ne peux pas continuer à vivre avec cette ombre sur moi. Pourquoi, Sihem ? Qu'est-ce qui t'a poussée à faire ça ?* »⁶³ Ces mots traduisent l'urgence de son questionnement, où le « je » dominant reflète un désir personnel de restaurer un sens à son existence. Cependant, cette quête est parsemée d'obstacles, car elle contraint Amine à s'aventurer dans les territoires palestiniens, un monde qu'il avait délibérément fui pour forger une identité déracinée. Ainsi, la recherche de vérité devient un voyage introspectif, le forçant à affronter les réalités du conflit israélo-palestinien qu'il avait tenté d'ignorer, tout en ébranlant les fondements de son identité.

L'amour qu'il portait à Sihem, autrefois source de joie, se transforme en un vecteur de douleur, intensifiant la violence psychologique qui le consume. Il confesse : « *L'amour n'a plus de sens quand il devient une arme, quand il tue tout ce qu'il touche. J'ai aimé Sihem comme on aime une terre, un pays, et je l'ai perdue comme on perd une guerre.* »⁶⁴ Cette comparaison avec une guerre illustre la métamorphose d'un sentiment protecteur en une force destructrice, où la perte de Sihem équivaut à une défaite totale. Cette tension entre amour et destruction s'exprime encore plus crûment dans ses réflexions : « La haine et l'amour s'entrelacent dans cette danse macabre,

⁶³ OP.CIT. *L'attentat*, P 93.

⁶⁴ Ibid. P 96.

comme deux forces opposées qui se nourrissent l'une de l'autre. Il n'y a pas de place pour la douceur dans ce monde. On aime en tuant, on tue en aimant. C'est la loi de la survie. » L'oxymore « on aime en tuant, on tue en aimant » révèle la tragique réalité du conflit, où l'amour – qu'il soit pour la patrie, la famille ou un idéal – peut justifier la violence. Dans ce contexte, la survie, tant pour les Israéliens que pour les Palestiniens, devient une priorité absolue, où protéger son peuple ou son identité conduit à des actes extrêmes, alimentant un cycle de haine et de violence. L'expression « c'est la loi de la survie » résume cette logique implacable : dans un monde déchiré par le conflit, la douceur et la réconciliation cèdent la place à une lutte où la violence semble être le seul moyen de persévérer.

Cette confusion entre amour et haine illustre l'impossibilité de trouver la paix dans un tel climat de fracture. Amine, qui croyait avoir construit une vie stable avec Sihem, voit cette illusion s'effondrer : « *J'avais épousé Sihem dans l'illusion d'une tranquillité parfaite, mais à ce moment-là, tout ce que j'avais cru était emporté. J'étais seul, perdu, dévasté par une douleur qu'aucune médecine ne pouvait soigner.* »⁶⁵ La destruction de cette stabilité le laisse isolé, submergé par une souffrance incurable, où la perte de Sihem et la remise en question de son passé deviennent une blessure psychique indélébile. Ainsi, la quête d'Amine, bien qu'animée par un désir de comprendre, le plonge dans un abîme de douleur, où chaque vérité découverte renforce son désespoir et révèle l'inextricable entrelacement de l'amour, de la violence et de la survie dans un monde brisé par le conflit.

2.2. L'embrigadement et les discours manipulateur

En explorant les territoires palestiniens, Amine croise la route de ceux qui ont façonné la décision de Sihem, notamment des recruteurs qui exploitent le désespoir des jeunes dans un climat de guerre. Avec une précision saisissante, Yasmina Khadra expose la puissance psychologique de leurs discours : « *Ils lui ont dit qu'elle serait une héroïne, que son sacrifice donnerait un sens à la souffrance de son peuple. Ils lui ont promis le paradis, et elle les a crus.* »⁶⁶ Ces mots dévoilent le mécanisme insidieux de

⁶⁵ OP.CIT. *L'attentat*, P 99.

⁶⁶ OP.CIT. *L'attentat*, P 109.

l'embrigadement, où des promesses d'héroïsme et de salut éternel séduisent les âmes vulnérables. Pour Sihem, femme éduquée et en apparence intégrée, ces paroles ont répondu à un vide identitaire, lui offrant une cause qui transcendait sa vie individuelle. Pour Amine, découvrir ces influences ravive sa douleur, car il réalise que Sihem a embrassé une identité radicale qu'il n'avait pas su lui proposer. Selon Frantz Fanon, la violence coloniale ou postcoloniale peut engendrer une quête d'identité à travers des actes extrêmes, perçus comme un moyen de surmonter une aliénation profonde. La radicalisation de Sihem incarne ce phénomène, tandis qu'Amine, en cherchant des réponses, se heurte à sa propre aliénation en tant qu'Arabe israélien, tiraillé entre ses origines et son assimilation.

Sur le plan identitaire, la quête d'Amine s'apparente à un acte de résistance face à la désintégration de son identité, tout en l'entraînant dans les tensions complexes du conflit israélo-palestinien. En sondant les motivations de Sihem, il est forcé de reconnaître les failles de son identité assimilée, qui l'avait coupé de ses racines palestiniennes. Ainsi, cette recherche, bien que douloureuse, marque le début d'une tentative de reconstruction identitaire, encore empreinte d'incertitude et de souffrance. Loin de trouver des réponses claires, Amine s'engage dans un cheminement fragile, où chaque révélation l'oblige à repenser son passé avec Sihem et sa place dans un monde déchiré par la violence et les fractures identitaires.

3) L'isolement et la perte de repères

L'isolement et la perte de repères émergent dans notre roman comme des conséquences dévastatrices du choc subi par Amine Jaafari, confronté à la trahison de son épouse et à l'effondrement de ses certitudes. La révélation de l'engagement de Sihem dans un attentat suicide précipite le protagoniste dans un vide existentiel, où les liens familiaux, sociaux et culturels qui structuraient son identité se désagrègent. Cet isolement, à la fois physique et psychologique, amplifie sa dérive dans un monde marqué par la violence et l'incompréhension. Cette section examine comment la perte de repères, exacerbée par le contexte du conflit israélo-palestinien, transforme Amine en un étranger à lui-même, révélant les fragilités de l'identité face à la rupture des ancrages personnels et collectifs.

3.1. Le rejet par les proches et les collègues

La révélation de l'acte kamikaze de Sihem précipite Amine dans une profonde solitude, marquée par un rejet social qui intensifie sa souffrance psychologique. Autrefois respecté en tant que chirurgien, il devient un paria aux yeux de ses collègues israéliens, comme il le décrit avec amertume : « *Dans les couloirs de l'hôpital, les regards se détournent. On me salue à peine. Je suis devenu le mari de la terroriste, un étranger dans mon propre monde.* »⁶⁷ Le terme « étranger » traduit une rupture brutale avec son statut d'*insider* au sein de la société israélienne, tandis que l'image des « regards détournés » souligne la violence symbolique de ce rejet, au sens de Pierre Bourdieu. Cette stigmatisation, imposée par les structures sociales, marginalise Amine, ébranlant son identité professionnelle et sociale. Désormais perçu comme « le mari de la terroriste », il se retrouve dépossédé de tout ancrage, isolé dans un monde qui lui était familier.

Ce rejet social s'ajoute à la violence psychologique déjà infligée par la trahison de Sihem, amplifiant le chaos intérieur d'Amine. Il confesse, désespéré : « *Comment ai-je pu être aussi aveugle ? Elle était là, sous mes yeux, tous les jours, et je n'ai rien vu. Était-elle déjà morte à l'intérieur quand elle me souriait ?* »⁶⁸ Ces questions traduisent une auto-accusation corrosive, où le doute ronge sa perception de lui-même en tant que mari et individu. La découverte que Sihem a trouvé dans la radicalisation une identité qu'il n'a pas su lui offrir – comme il l'apprend en rencontrant ses recruteurs dans les territoires palestiniens – constitue une nouvelle blessure. Ces derniers, exploitant le désespoir des jeunes, lui avaient promis qu'« elle serait une héroïne, que son sacrifice donnerait un sens à la souffrance de son peuple ». Cette manipulation, mêlant promesses eschatologiques et nationalistes, révèle à Amine l'ampleur du vide identitaire de Sihem, mais aussi sa propre aliénation en tant qu'Arabe israélien, coupé de ses racines par une assimilation illusoire.

⁶⁷ OP.CIT. *L'attentat*, P 56.

⁶⁸ Ibid. P 61.

Cette quête de vérité, bien que motivée par un besoin de comprendre, devient une source de souffrance supplémentaire. Amine exprime son désarroi : « *Je dois savoir. Je ne peux pas continuer à vivre avec cette ombre sur moi. Pourquoi, Sihem ? Qu'est-ce qui t'a poussée à faire ça ?* »⁶⁹ Cette urgence de savoir le pousse à plonger dans les territoires palestiniens, un monde qu'il avait fui pour construire une identité déracinée. Cependant, chaque réponse obtenue ravive sa douleur, comme lorsqu'il réalise que l'amour, autrefois source de bonheur, s'est mué en une force destructrice : « L'amour n'a plus de sens quand il devient une arme, quand il tue tout ce qu'il touche. J'ai aimé Sihem comme on aime une terre, un pays, et je l'ai perdue comme on perd une guerre. » Cette métaphore guerrière illustre la transformation d'un sentiment protecteur en une perte dévastatrice, où la trahison de Sihem équivaut à une défaite totale.

L'entrelacement de l'amour et de la haine, qu'il décrit comme une « danse macabre », reflète l'impossibilité de trouver la paix dans un contexte de conflit : « On aime en tuant, on tue en aimant. C'est la loi de la survie. » Cette phrase capture la tragique réalité du conflit israélo-palestinien, où l'amour – pour la patrie, la famille ou un idéal – peut justifier la violence, alimentant un cycle de destruction mutuelle. Pour Amine, cet enchevêtrement émotionnel accentue son sentiment d'aliénation, comme il le confesse : « *J'avais épousé Sihem dans l'illusion d'une tranquillité parfaite, mais à ce moment-là, tout ce que j'avais cru était emporté. J'étais seul, perdu, dévasté par une douleur qu'aucune médecine ne pouvait soigner.* »⁷⁰ La destruction de cette illusion le laisse face à une solitude insurmontable, où la perte de Sihem et le rejet social convergent pour fracturer son identité.

Ainsi, dans *notre roman*, *Khadra* dépeint avec une intensité poignante la violence psychologique qui accable Amine, prise entre le rejet social, la trahison intime et une quête de vérité déchirante. L'exclusion dont il est victime, couplée à la remise en question de son passé et de son identité, le plonge dans un chaos mental où amour, haine et survie s'entrelacent dans une spirale destructrice. Cette descente dans l'abîme,

⁶⁹ OP.CIT. *L'attentat*, P 69.

⁷⁰ Ibid. P 70.

marquée par la perte de tout repère, illustre la profondeur du traumatisme dans un monde fracturé par le conflit.

3.2. Solitude morale et errance identitaire

La révélation de l'acte kamikaze de Sihem plonge Amine dans un isolement social et moral qui amplifie la violence psychologique qu'il endure. Rejeté par ses collègues israéliens, autrefois admiratifs, il devient un paria : « *Dans les couloirs de l'hôpital, les regards se détournent. On me salue à peine. Je suis devenu le mari de la terroriste, un étranger dans mon propre monde.* »⁷¹ Le mot « étranger » traduit une exclusion brutale de la société israélienne où il s'était intégré, tandis que cette stigmatisation, au sens de Pierre Bourdieu, agit comme une violence symbolique, le marginalisant et fracturant son identité professionnelle et sociale. Mais cet isolement ne se limite pas au rejet extérieur ; il s'accompagne d'une solitude morale profonde, où Amine ne trouve refuge ni auprès des Israéliens, qui le repoussent, ni auprès des Palestiniens, dont il se sent éloigné : « *Je ne suis plus rien. Ni Arabe, ni Israélien, ni médecin, ni mari. Juste un homme perdu, errant entre deux mondes qui ne veulent pas de lui.* »⁷² Le terme « errant » évoque une double errance – physique, dans les territoires palestiniens, et intérieure, dans un espace liminal où son identité vacille. Selon Homi Bhabha, cet espace liminal⁷³, bien que désolant pour Amine, est aussi un lieu de négociation identitaire, posant les bases d'une possible reconstruction, même si celle-ci reste marquée par la souffrance.

Cette désintégration identitaire est aggravée par une culpabilité dévorante, où Amine se reproche son aveuglement face aux intentions de Sihem : « Comment pouvais-je avoir partagé ma vie avec une personne qui portait en elle une telle haine ? Comment avais-je pu ne rien voir, ne rien comprendre ? J'avais été aveugle, et maintenant je payais le prix fort. » Ces questions traduisent un sentiment de complicité par ignorance, où la violence psychologique se nourrit du doute et de l'auto-accusation, ébranlant sa

⁷¹ OP.CIT. *L'attentat*, P 93.

⁷² Ibid. P 96.

⁷³ La notion d'espace liminal ou espace interstitiel nous l'empruntons à Homi Bhabha, notion développée dans : *Les lieux de la culture. Une théorie postcoloniale*, OP.CIT. P 187.

confiance en son propre jugement. La trahison de Sihem, qu'il exprime avec douleur – « *Sihem, la femme que j'aimais plus que tout, celle qui avait partagé mes rêves et mes espoirs, celle-là même que je croyais être la plus pure, venait de me trahir d'une manière que je ne pouvais même pas imaginer* »⁷⁴ – pulvérise l'image idéalisée qu'il avait d'elle, rendant sa souffrance encore plus insupportable.

Cette violence psychologique atteint son paroxysme dans un sentiment de vulnérabilité extrême, où Amine se sent démuni face à la destruction de son univers : « Elle m'a laissé sans défense, à la merci de tout ce qui pouvait me détruire. Elle a pris tout ce que j'avais de plus cher. » Privé de l'amour, de la stabilité et de l'identité qui le définissaient, il est confronté à une douleur qu'aucune médecine ne peut apaiser. Cette prise de conscience brutale de la cruauté du monde est résumée dans sa réflexion désabusée : « *Je n'avais jamais imaginé que la vie pouvait être aussi cruelle.* »⁷⁵ L'attentat de Sihem ne se contente pas de briser son mariage ; il remet en cause les fondements mêmes de sa vision du monde, révélant la fragilité de l'illusion de « tranquillité parfaite » dans laquelle il vivait. Cette rupture avec ce qu'il croyait être la réalité – un mariage solide, à l'abri des violences du conflit – alimente un traumatisme d'autant plus profond qu'il expose l'inimaginable : l'implication de sa femme dans un acte de destruction.

L'isolement et la perte de repères marquent l'apogée de la violence psychologique infligée à Amine. En se retrouvant sans attaches sociales ni morales, il est forcé de confronter la fluidité de son identité, prise entre les dichotomies d'Arabe et d'Israélien, de victime et de bourreau. Cette solitude, bien que déchirante, devient un espace de réflexion où il commence à interroger les catégories rigides qui structurent son monde. Ainsi, la quête d'Amine, loin de lui apporter des réponses claires, le plonge dans un chaos intérieur où culpabilité, trahison et exclusion se mêlent pour fracturer son être. Pourtant, dans cette errance douloureuse, Khadra esquisse les prémices d'une possible

⁷⁴ OP.CIT. *L'attentat*, P 90.

⁷⁵ Ibid. P 91.

CHAPITRE III : La violence psychologique : l'effondrement intérieur d'Amine

réinvention identitaire, où la souffrance, bien que destructrice, ouvre un espace de questionnement sur la place d'Amine dans un monde déchiré par le conflit.

Conclusion

Dans le deuxième chapitre de notre travail, Yasmina Khadra plonge au cœur de la violence psychologique, dépeinte comme une force à la fois destructrice et paradoxalement régénératrice dans le cheminement d'Amine. La révélation brutale de la trahison de Sihem, conjuguée à une quête éperdue de vérité, ébranle les fondations de son identité, tandis que l'isolement social qui en résulte l'engloutit dans une profonde désolation. Cette fracture intérieure, bien que dévastatrice, devient le terreau d'une transformation identitaire. En affrontant les contradictions et les failles de son existence, Amine s'engage, non sans douleur ni incertitude, dans un processus de redéfinition de soi, où les ruines de son ancienne identité laissent entrevoir la possibilité d'une reconstruction. À travers ce récit, Khadra tisse une méditation complexe sur les dynamiques identitaires dans un contexte de conflit, mettant en lumière la tension entre la fragilité du moi face aux traumatismes et la résilience qui émerge de la confrontation avec soi-même. Cette exploration introspective invite à une réflexion universelle sur la capacité humaine à se réinventer au cœur de l'adversité, tout en soulignant le coût émotionnel et psychologique d'un tel parcours.

CONCLUSION GENERALE

LA CONCLUSION GENERALE

Ce mémoire s'est attaché à explorer la création et la reconstitution identitaire dans *L'Attentat* de Yasmina Khadra, en analysant comment la violence physique et psychologique façonne la crise identitaire d'Amine Jaafari, un Arabe israélien confronté à la trahison de sa femme Sihem et à l'effondrement de son intégration sociale dans le contexte du conflit israélo-palestinien. À travers une lecture approfondie de passages clés du roman, nous avons cherché à répondre à la problématique suivante : comment la violence, dans ses formes physique et psychologique, déconstruit-elle l'identité d'Amine et compromet-elle ses tentatives de reconstruction identitaire ?

Dans un premier temps, nous avons proposé une contextualisation globale de l'œuvre, en situant le roman dans son cadre spatio-temporel, en présentant brièvement l'intrigue ainsi que la biographie de Yasmina Khadra, afin de mieux comprendre les enjeux politiques, sociaux et culturels du récit. Cette première partie a également permis de poser les bases théoriques de notre étude en expliquant la notion de trauma, à partir des travaux de Cathy Caruth, Frantz Fanon, Edward Said, Homi Bhabha, Stuart Hall et Judith Butler, qui ont constitué l'ossature théorique de notre analyse.

Dans une seconde partie, nous avons montré que la violence physique, incarnée par l'attentat-suicide perpétré par Sihem, est un élément déclencheur de la désintégration identitaire du protagoniste. La brutalité des descriptions de l'explosion et des corps mutilés souligne l'effondrement des repères d'Amine, mettant en lumière sa désillusion en tant qu'Arabe israélien intégré dans la société israélienne. En mobilisant notamment Frantz Fanon, nous avons montré que cette violence agit comme une faille révélatrice de la condition postcoloniale du personnage.

Enfin, dans une troisième partie, nous avons étudié la violence psychologique liée à la trahison de Sihem, à la solitude et à l'exclusion sociale d'Amine. Les scènes introspectives et les moments de rupture intime plongent le protagoniste dans une errance identitaire. L'« inhomeless » de Bhabha et l'identité diasporique de Hall ont permis de comprendre l'impasse dans laquelle se trouve Amine, pris entre rejet et déracinement, incapable de se reconstruire dans un espace où il n'appartient pleinement à aucune communauté.

LA CONCLUSION GENERALE

Ainsi, ce mémoire met en évidence comment *L'Attentat* illustre, à travers la figure d'Amine, l'impact du trauma physique et psychologique sur la construction identitaire, tout en ouvrant la voie à des réflexions plus larges sur le trauma collectif dans les littératures postcoloniales et de conflits.

Cette étude a ainsi permis de révéler la complexité des dynamiques identitaires dans *L'Attentat*, en s'appuyant sur des passages clés pour ancrer l'analyse dans le texte. Nous avons vu que Yasmina Khadra, en tant qu'auteur algérien, utilise le contexte du conflit israélo-palestinien comme un prisme pour explorer des thématiques universelles de violence et d'identité, en écho aux expériences postcoloniales algériennes. Ce travail contribue à enrichir la compréhension de la littérature postcoloniale contemporaine, en mettant en lumière la manière dont les crises identitaires sont exacerbées par les conflits géopolitiques. Toutefois, nous avons reconnu que notre analyse, centrée principalement sur Amine, pourrait être complétée par une étude plus approfondie des motivations de Sihem, dont les silences dans le roman laissent entrevoir une autre facette de la violence.

En ouvrant des perspectives, nous avons suggéré que de futures recherches pourraient s'appuyer sur d'autres œuvres de Khadra, comme *Les Sirènes de Bagdad*, pour comparer les représentations de la violence dans des contextes variés, ou explorer le rôle des personnages féminins dans la littérature postcoloniale. Une analyse du trauma collectif, à travers le prisme des théories du trauma, pourrait également approfondir l'étude des impacts psychologiques des conflits sur les identités individuelles. En somme, nous avons montré que *L'Attentat*, à travers les passages poignants qui dépeignent la quête d'Amine Jaafari, illustre la puissance de la littérature pour interroger les fractures identitaires dans un monde où la violence, physique comme psychologique, redéfinit sans cesse les contours de l'être.

BIBLIOGRAPHIE

BIBLIOGRAPHIE

Bibliographie

Corpus d'étude :

Khadra, Yasmina. *L'Attentat*, Paris, Julliard, 2005.

Livres :

- Bhabha, Homi K. *Les lieux de la culture. Une théorie postcoloniale*, trad. Françoise Bouillot, Paris, Payot, 2007.
- Blanchot, Maurice. *L'Écriture du désastre*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche », 1980.
- Bourdieu, Pierre. *La Domination masculine*, Paris, Seuil, 1998.
- Butler, Judith. *Ce qui fait une vie. Essai sur la violence, la guerre et le deuil*, trad. Charlotte Nordmann, Paris, Zones/La Découverte, 2010.
- Butler, Judith. *Precarious Life: The Powers of Mourning and Violence*, London, Verso, 2004.
- Butler, Judith. *Vie précaire : Les pouvoirs du deuil et de la violence après le 11 septembre 2001*, trad. Jérôme Rosanvallon et Jérôme Vidal, Paris, Éditions Amsterdam, 2005.
- Caruth, Cathy. *L'expérience inappropriable : Le trauma, le récit et l'histoire*, trad. Jean-Michel Rabaté, Paris, Éditions La Découverte, coll. « Théorie critique », 2008.
- Caruth, Cathy (dir.). *Le trauma : Explorations de la mémoire*, trad. Jean-Michel Rabaté, Paris, Éditions La Découverte, coll. « Théorie critique », 2008.
- Fanon, Frantz. *Les Damnés de la terre*, Paris, Maspero, 19)1.
- Foucault, Michel. *Histoire de la sexualité, tome 1 : La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 197).
- Hall, Stuart. *Questions of Cultural Identity*, London, Sage Publications, 199).

BIBLIOGRAPHIE

- Hall, Stuart. *Identités et cultures. Politiques des Cultural Studies*, éd. Maxime Cervulle, trad. Christophe Jaquet, Paris, Éditions Amsterdam, 2007.
- Hall, Stuart. *Identités et cultures 2. Politiques des différences*, éd. Maxime Cervulle, trad. Aurélien Blanchard et Florian Vörös, Paris, Éditions Amsterdam, 2013.
- Hargreaves, Alec G. (dir.). *Mémoire, empire et postcolonialisme : les héritages du colonialisme français*, Lanham, Lexington Books, 2005.
- Hargreaves, Alec G. (dir.). *Memory, Empire, and Postcolonialism: Legacies of French Colonialism*, Lanham, Rowman & Littlefield, 2005.
- Herman, Judith. *Le trauma : La violence et le retour à l'équilibre*, trad. Françoise Rosso, Paris, Éditions Payot, 1997.
- LaCapra, Dominick. *Histoire et mémoire : traumatisme, narration, histoire*, trad. Marie-Anne de Bérú, Paris, Éditions de l'Éclat, 2010.
- Maalouf, Amin. *Les Identités meurtrières*, Paris, Grasset, 1998.
- Mbembe, Achille. *De la postcolonie : essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*, Paris, Karthala, 2000.
- Mbembe, Achille. *Critique de la raison nègre*, Paris, La Découverte, 2013.
- Mbembe, Achille. *Politiques de l'inimitié*, Paris, La Découverte, 2011).
- Mbembe, Achille. *Brutalisme*, Paris, La Découverte, 2020.
- Ricœur, Paul. *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Éditions du Seuil, 2000.
- Said, Edward W. *L'Orientalisme : l'Orient créé par l'Occident*, trad. Catherine Malamoud, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points essais », 1980.

Articles :

- Delage, Agnès et Gaultier, Maud. « *Le concept de trauma. De la théorie littéraire à la trauma-culture globale. Relectures du genre du testimonio en Amérique latine (2000-2015)* », *Archives ouvertes HAL*, 2015, [en ligne] : <https://hal.science/hal-01455858>
- Langellier, Jean-Pierre. « *Sayeeda contre Shahid, une élection à l'anglaise* », *Le Monde*, 30 avril 2005.

BIBLIOGRAPHIE

- Mbembe, Achille. « *Nécropolitique* », trad. Émilie Cousin, Sandrine Lefranc et Eleni Varikas, *Raisons politiques*, n° 21, 2006, p. 29-60.
- Tsimbidy, Mireille. « *La crise identitaire dans L'Attentat de Yasmina Khadra* », *Revue des Littératures Francophones*, vol. 12, 2010, pp. 45-60.
- Zitouni, Leila. « *Violence et identité dans l'œuvre de Yasmina Khadra* », *Études Littéraires*, vol. 45, no. 2, 2013, pp. 78-92.
- Khadra, Yasmina. Interview avec Florence Noiville, *Le Monde*, 15 octobre 2005.

Thèse :

Khelalfa, Leyla. *Le tiers espace, lieu de trauma(s) et de création littéraire dans La Mémoire tatouée* de Abdelkebir Khatibi, *L'Infante maure* de Mohammed Dib, *Allah n'est pas obligé* de Ahmadou Kourouma, thèse de doctorat, Université Mouloud Mammeri, Tizi Ouzou, 2022.